PAUL DROUOT

Sous le Vocable du Chêne



Ch

53 ter, qu


482

Sous le vocable
du Chêne

DU MÊME :

La Chanson d'Eliacin, poésies.

La Grappe de Raisin, poésies.

PAUL DROUOT

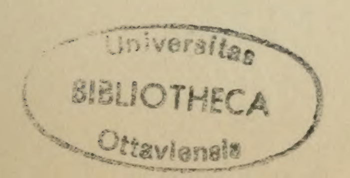
SOUS LE VOCABLE DU CHÊNE

PARIS

Chez DORBON Aîné

53 ter, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS

1910



Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur Hollande numérotés de 1 à 25.

Qu'aux jours d'épreuves, on allât voir les chênes, ils vous enseignaient l'énergie. Avec leur rudesse apparente ils n'accueillaient pas moins le deuil. L'affligé les voyait, non sans consolation, dans l'étreinte du lierre, dans l'amitié du houx aux cent pointes piquantes, mais si beau en revanche par le sombre éclat de ses feuilles, par la pourpre superbe dont ses baies s'ornent pour l'hiver. Nobles enseignements des royautés de la douleur, des beautés, graves et fortes, d'une âme qui combat et domine le sort.

MICHELET.

SOUS LE VOCABLE DU CHÊNE

Maman, ce livre n'est à personne qu'à vous.

Que ce nouvel enfant dorme sur vos genoux
Sans craindre d'épuiser leur tendre complaisance !
Un fils m'est né, un fils infirme, et sa naissance
Dans mon sein n'ouvre point un accès à l'orgueil.
Hélas ! que de douleurs, d'espoirs déçus, de deuils
Précoces, ô ma mère, et d'angoisses cachées,
Le tenant, tenez-vous en vos mains rapprochées !
Déjà vous tressaillez, vous qui savez combien
Mon cœur facilement s'attache à de faux biens :
N'appréhendez-vous point d'en recevoir la preuve
Et qu'il faille, en ces vers, que votre âme s'abreuve
A la source inconnue de mes secrets malheurs ?
Mieux qu'aucuns, l'ayant fait, vous connaissez mon cœur.
Qu'allez-vous y trouver que des entailles telles
Que le sang qui se rue dans mes veines mortelles
A peine peut combler, avec son désespoir,
D'ardentes passions ce sombre réservoir !

O ma mère, le don que je vous fais ! — L'éloge
Du foyer révéré ; la lampe avec l'horloge ;

Le labeur assidu ; le lien familial ;
L'intact honneur enraciné au sol natal ;
Le cor dans vos forêts de sa voix solennelle
Sur le soir gourmandant les sens qui se rebellent
Contre leur solitude et leur devoir mesquin ;
De vos morts repeuplant le lit à baldaquin,
La chaise, le prie-Dieu, l'âtre même, en Novembre,
Les cloches apportées jusque dans votre chambre ;
Non, ma mère, non, rien de ce que vous aimez,
Dans ces vers, par mes soins, ne se vit enfermé !
Mais l'ardeur, le soupir, l'égoïste pensée,
Ma vie dans les tourments volontiers dépensée,
Pour peu qu'on lui promît un plaisir d'un instant,
De mes rimes voilà le sujet important !
Aussi, dans le moment que je vous tends mon livre,
Soudain plus attentif aux combats qui s'y livrent,
Je le vais retirer à votre embrassement,
Car c'est au seul fronton d'un pieux monument
Que j'eusse dû graver, sur la plus blanche pierre,
Et d'un chaste ciseau, votre beau nom, ma mère !
Non, ces déserts pompeux, ces palais effrontés,
Théâtres de mes cris et de mes voluptés,
— Malgré que digne et salutaire, ma tristesse
De ces hôtes changeants soit la constante hôtesse —
Ne sauraient plus longtemps retenir vos regards,
Sans que, du même coup, je vous manque d'égards.

Mon maître, à vous non plus je n'offre ni ces pages,
Ni l'effort, ni l'élan que mon jeune courage
Y tente. C'est trop peu. Je me verrais hué
De vous faire un présent si mince, habitué
Que vous êtes à recevoir, avec la feuille
Du Laurier, tout roseau qu'une neuve main cueille.
(Convient-il de nommer plus clairement celui
En qui, mieux qu'en aucun, resplendit et reluit
De l'Apollon français la hautaine lumière ?
Quand sa sandale au loin fait voler la poussière
Et qu'une aile de feu s'ajoute à son pied nu
Pour, jusqu'au zénith, fendre et zébrer l'air ténu,
Qui voudrait s'enquérir avec une voix d'homme
D'un nom que l'univers et les muses renomment ?)
Si plusieurs m'ont guidé dans le sentier divin
Hors duquel en tout temps, en tous lieux, tout est vain,
Si d'aucuns m'ont conduit, de leur Lorraine princes,
A chérir les ciels gris de ma verte province;
Si plus d'un m'ont, captive et dansante, livré
Une grecque maîtresse au sourire enivré,
Maître, c'est de vous seul que j'ai reçu l'usage
De l'orphique parler et du sacré langage !
C'est par vous que ma lèvre apprit son mouvement !

C'est en vous qu'est ma source et mon jaillissement !
Profitant, je l'avoue, du soin vaste et multiple
Qui vous gonfle le front, malicieux disciple,
J'ai bu dans votre coupe un grand flot de vin vieux
Qui m'a fait à jamais l'esprit harmonieux !
Mais de cette harmonie, la plus riche du monde,
D'un verbe intérieur où l'allégresse abonde,
D'un rythme ingénieux qu'ai-je su retirer
Qu'une inhabile haleine, un son près d'expirer !
Si, parfois, quelque charme en eux paraît encore,
C'est un rayon de vous, cher astre, qui les dore.
Je sais trop quel démon, ainsi que dans la fleur
Sa semence, est en moi contraire à ma valeur.
Hardi, prompt, c'est par là qu'il ressemble à l'aurore ;
Il ne s'effraye de rien, sentant qu'il vient d'éclore
A la vie, et ses bonds entravent mon progrès.
Peut-être j'aurais pu, vous suivant de plus près,
Comme un autre, à mon tour, prétendre à la couronne !
Mais qu'aller opposer au torrent qui bouillonne,
Et comment arrêter dans son cours insolent
Un petit fleuve aux flots l'un l'autre s'accablant ?
Il roule. Au fil mouvant de ses ondes épaisses
Quel œil discernerait sa première noblesse ?
— Et quelle oreille, hélas ! indulgente aux soupirs
De mon cœur, l'entendrait, sans broncher, soutenir
Que je tire de vous, mon maître, une origine
Moins flatteuse qu'aimée, plus qu'humaine : divine...

Il est dans un pays lointain, morne, innommé,
Où tout espoir tari, tout songe consommé
Avec tout amour mort ont fait cendre commune,
Face aux siècles, debout dans sa longue infortune,
Un chêne. Autour de lui se dérobent les monts.
Un trait d'azur, la mer, marque son horizon.
Et, du pied retenant la poudre nécessaire
A son accroissement, ce vainqueur solitaire
D'un jet vert et sublime inonde le ciel net!

— O lente expulsion, la nuit, d'un pleur secret!
Tu nous pousses à bout, et notre âme s'écoule,
A ta vue, de nos yeux que nos paupières foulent
Comme pour en tirer tout le sel qui t'est dû,
Sainte apparition, noble exemple perdu! —

Quand le soleil foudroie les campagnes dormantes,
Du feu qui l'exténue quand l'éther s'alimente,
Intrépide, obstiné, droit parmi les débris
Des rochers éclatés, hors d'un sol appauvri

Par l'extase arrachant à demi ses racines,
L'arbre au coup qui l'atteint découvre sa poitrine !
Comme autrefois la mer autour d'Agamemnon
Dans Aulis éperdue ne rendait aucun son,
Tandis qu'il méditait la mort d'Iphigénie,
Un tel calme est dans l'air, une telle atonie
Qu'il semble qu'au milieu de ses propres transports
Ce chêne soit une émeraude cernée d'or !

Cependant qui, sur les bords d'une antique source
Un instant arrêté dans sa rêveuse course,
Du fond d'un clairvoyant sommeil l'a contemplé,
Il l'ignore à jamais, s'il ne l'a vu trembler :
O spectacle effrayant du frénétique Automne
A pleins poings ébranlant ce tronc que rien n'étonne,
Son sanglot, ses frimas ni ses tristes vapeurs,
Et qui, tordu des vents, aux vents mêmes fait peur !
O courte lutte, où, les entrailles ramassées,
Et dans un cliquetis de branches fracassées,
Le chêne tout à coup se prépare à bondir,
Pour s'affaisser au doux moment d'y parvenir!
O stupéfaction ! O suprême éloquence :
Se taire alors ! (Ainsi, malgré sa pétulance,
Dans le vase où je puise un dieu perpétuel,
Après avoir moussé s'épaissit l'hydromel !)
O défaite irritante ! Et toi, veillée funèbre !
Et vous, Honte, à la nuit ajoutant des ténèbres !

Et cet arbre à son mal brusquement résigné,
Tandis qu'au bord des cieux ce sang qu'il a saigné,
Ses feuilles, suffoquées de l'autan qui les presse,
Silencieusement tournoient et disparaissent !

Chêne, combien de fois, sous ces aspects divers,
Lorsque ma rêverie s'épanchait dans mes vers,
Comme, à la dérobée, dans le creux des fontaines
A longs rayons d'argent une lune incertaine,
Combien de fois, au lit, quand, le front dans les bras,
Plein de corruption, je n'appelais tout bas
Que délice grossier et que plaisir torride,
— Toutes les voluptés des amours homicides,
M'êtes-vous dans les airs tristement apparu ?
Le plus souvent c'était d'amertume recru,
Avec ce remuement de vos rameaux mystiques
En son horreur pareil à l'obscure mimique
D'un cerf agonisant ou d'un astre inquiet.
Alors, en soupirant, mon âme s'étendait
A votre ombre et buvait au travers, adoucies,
La brûlante lumière ou la froide ambroisie
De l'implacable jour ou de l'auguste nuit.
Ainsi trop fréquemment ai-je du peu de bruit
De mes larmes troublé votre détresse immense
Et méconnu le prix de son mâle silence !
Et voilà que je viens ce soir encor, portant
Sur les lèvres, des sons, dans la bouche, du vent :
Ces chants qu'à votre pied répandait mon martyre,

Quand, ainsi qu'un enfant prophétise ou délire,
Mes sanglots ni mes cris ne me suffisaient plus !
Si des vers en sont nés, je ne l'ai point voulu.
Mais puisque les voici, gémissante couvée,
Race de son auteur lui-même réprouvée,
D'apprentis rossignols et de jeunes vautours
Dans la postérité vol lâché sans retour,
Aie pitié d'eux, recueilles-en le plus grand nombre !
Que, sur ton cœur perchés, ils le rendent moins sombre,
— O vieux chêne, ô grand spectre, ô sévère témoin ! —
Par leurs airs les plus vrais et par leurs plus doux soins !

Hélas ! si le vieillard sourit dans sa pensée
Des imprécations qu'il n'a point prononcées,
Rougissant et bouclé comme une vierge en fleur,
Le jeune homme est moins fort, et contre son malheur,
Tout héros qu'en sa propre chair soi-même il taille,
Il n'a pas de rempart dont la hauteur lui vaille
L'aveu désespéré du tourment qu'il ressent,
Quand sur lui l'Amour prend un superbe ascendant !
Et puis qu'importe au ciel qu'on parle ou qu'on se taise !
L'instant d'après, il faut qu'un commun oubli pèse
Sur la criante bouche et sur l'arbre muet.
De furieux accents avare ou satisfait,
Ami, tu passeras ! Et moi-même ! Et la Gloire !
Nous sortirons tous trois de l'humaine mémoire,
Comme à jamais du sein de la femme, l'enfant.

Alors pourquoi garder un silence étouffant ?
Que sert au malheureux de se mordre la lèvre ?
Et, de même, instrument d'une pressante fièvre,
Fol ouvrier de foudre et de fumée, que sert
Au poète ingénu de ciseler son vers :
A quoi bon décorer d'un vain masque de pierre
La broussaille d'où l'eau s'épand à la lumière
Et d'une plaie qui saigne arrondir les contours ?
Tel qu'à mon dernier jour, en ce jour et toujours
Je ne veux aspirer qu'à naïvement peindre
Dans mes cris des douleurs impossibles à feindre
Et dans mon rire amer une joie qui me fuit !
Chêne, tu le sais bien, ce n'est point pour leur bruit
Qu'ensemble j'ai choisi la muse détestée
Et l'imparfait génie dont ma tempe heurtée
Souffre sans frissonner le choc et le combat !
Mais qu'un homme, jeté de son orgueil à bas,
Dans l'épreuve engouffré, prosterné dans la fange
Et dans l'ignominie, se soulève et qu'il mange
Un peu de ma parole et boive de mes chants,
A lui tu me verras aller en trébuchant ;
Tu me verras scruter son regard ; s'il approuve
Mon feu, tu me verras chanceler ; s'il y trouve
Un triste réconfort, tu me verras vibrer,
Plus content d'avoir fait battre un cœur délabré
Qu'Alexandre courbant le mors de Bucéphale !
Sinon, je me tairais. La clameur triomphale
Qui ne ranime point les morts dans le tombeau,

— La tardive louange est pour eux sans écho. —
Ni l'applaudissement futur d'un peuple en fête
N'enfument mon cerveau ni ne troublent ma tête !
Un moins noble avenir hélas ! m'est réservé.
— Quel fier bonheur mon âme eût pourtant éprouvé
A croire un seul moment qu'un rêveur d'un autre âge
Pût dans mes vers pleurer sur ma confuse image,
Et qu'à son souffle ami — noire dérision ! —
Ma pensée, du trépas domptant l'illusion,
Se dût au milieu d'eux dresser après vingt lustres,
Comme une hamadryade au cœur d'un chêne illustre !

LE SPECTATEUR DU MONDE

LE SPECTATEUR DU MONDE

Titre vain ! Faux semblant ! Mensongère étiquette !
Ne t'attends pas, lecteur, à trouver dans mes vers,
Quoi qu'en ces quatre mots ma muse te promette,
Les différents aspects du multiple univers.

Il est vrai, j'eusse aimé de peintre véritable
Revendiquer ici le simple et juste nom !
Mais puisqu'en ses projets le mortel le plus stable,
S'il les veut accomplir, fait leur dérision,

Je ne me plaindrai point aux dieux sourds du dommage
Qu'à mes étroites vues font leurs vastes desseins ;
A leur loi je plierai mon malheureux courage ;
Je pousserai le cri qu'ils m'ont mis dans le sein.

Seul, ennemi lecteur, comme à ton habitude,
Dans le mal que j'endure et le dépit que j'ai,
A gémir sans motif tu mettras ton étude,
Disant : « L'affiche a tort, le spectacle est changé ! »

N'eusses-tu, par hasard, compté que sur mon zèle
A pomper tes ennuis, pour te faire entrevoir
Chaque objet plus riant à travers ma prunelle ?
Non ! je t'eusse montré dans un triste miroir

L'automne au pied boiteux sous sa robe éclatante,
Le crépuscule où se défait le fol azur,
Les soirs, leur paix, secrète hélas ! moins qu'apparente
Et les nuits attachées au char d'un ciel obscur.

J'eusse conduit tes pas aux séjours que préfère
A de plus fréquentés le soin de ma pâleur,
Solitudes où jusqu'aux fleurs tout désespère,
Sites d'adieu, rochers d'angoisse, ifs de douleur.

Je t'eusse offert maint chaume éclairé par la lune,
Tel désert inondé d'un soleil sans rayons,
La lande et le genêt, le roseau sur la dune
Et partout le tranchant blafard de l'horizon.

Enfin, s'il t'eût fallu m'accompagner sans cesse,
J'eusse mêlé nos faibles âmes à l'éclair,
Pour les précipiter du haut de ma détresse
Sur les bords ravagés de la sublime mer !

A ces ambitions, certes, si tu compares
De mon mobile esprit le labeur décevant,
Hors du sentier tracé si du pied qui s'égare
Tu suis par le hallier les détours émouvants,

Alors tu connaîtras quel ténébreux vertige
Clôt l'œil qui voit, justifiant d'âpres soupçons,
De l'inspiration les superbes vestiges
Bouleverser les plans de sa droite raison.

Tu comprendras comment celui qui, dans son livre,
Jusqu'au giron des bois s'est partout détesté,
Du jour qu'il s'aperçoit qu'il n'est rien qu'un homme ivre
Et que les champs pour lui sont comme la cité,

Un décor vaguement colorié, le cadre
Du titubant génie qu'on ne sort que de soi,
Tu comprendras comment il hésite, le ladre,
A payer de son sang l'aide qu'il en reçoit !

Pour moi j'ai renoncé, dès mon printemps, au rêve
De conserver un doux commerce avec le sein
Dont, enfant, j'ai senti la chaleureuse sève
Circuler dans ma bouche et me remplir les mains !

Depuis, quand j'essayai, comme en ce mince ouvrage,
D'aborder la Nature et d'y mordre à l'oubli,
Ainsi que dans un fruit caché dans le feuillage,
Je n'en goûtai plus rien que le charme aboli.

Beautés pour moi déchues, splendeurs inoffensives,
Et tous ces lieux qu'en vain mon souvenir parcourt !
Ce que j'y viens calmer, leur aspect le ravive :
Mon cœur de toutes parts se heurte à son amour !

ART POÉTIQUE

Si tu veux arracher ta mémoire à la Mort,
Suis-moi. Sur ce rocher haï des multitudes
Plante-toi de toutes les forces de ton corps
Et, d'angoisse éperdu, conçois la Solitude.

Et puisqu'ici ton front reçoit le choc du soir,
De toutes parts brandi par la voûte éclatante
D'un ciel qui tour à tour sait être blanc et noir,
Conçois l'Immensité, sans qu'elle t'épouvante.

Ecoute maintenant le bruit que fait la mer.
De chaque flot apprends la masse et la manœuvre,
Comment il ploie, comment il rebondit en l'air.
Conçois le Rythme... et fais ton œuvre !

AIMER LA NATURE

Non. Point d'hypocrisie, et que l'injurieux
Souci de mériter une feuille plus haute
Du laurier qui ceint l'Apollon laborieux
Ne corrompe ma verve et, menteur, ne me l'ôte !

Ce n'est pas que, frustré des rustiques pipeaux,
Je ne sache comment on en tire des larmes
Ni que pour mon oreille elle n'ait point d'appeaux
Avec l'humaine voix rivalisant de charmes,

Cette nymphe éternelle et présente partout :
— Mais, comme Jupiter, Antoine et Dante, où gronde
Le même et dur volcan, je ne souris qu'à vous,
Amour, tyran des dieux, triste oppresseur du monde !

L'INFIDÈLE

Pareil à ces génies qui vivent sous l'écorce
Des arbres, sous le tain des fontaines, dans l'air,
J'eusse voulu mêler les primitives forces
De la sève au tissu fatigué de ma chair.

J'eusse aimé que mes bras fussent des branches vertes
Et ma poitrine un bosquet de magnolias,
Tandis que mes cheveux, que mes jambes, inertes,
N'eussent formé qu'un fleuve à l'ombre de mes bras.

Quand je rêve, à jamais étendu sur la terre,
Devant un ciel hurlant de vide et de clarté,
Il me semble qu'un poids énorme et séculaire
D'un coup s'ajoute à moi sans me faire plier.

J'oublie que je n'ai plus la jeunesse des feuilles,
Que l'âge humain décroît, si l'âge végétal
A chaque coup du temps, à chaque fleur qu'on cueille,
Accroît d'un bourgeon neuf son germe initial.

Mes désirs font avec la matière inouïe
De mes sens, de ma chair et du sol confondus
Un amalgame heureux de force et de folie
Qu'une âme habite encor et ne reconnaît plus.

Et je sens qu'un repos si complet va descendre
Jusqu'au fond de mon être enfin régénéré
Que je puis écouter ma misérable cendre
Humaine, qui gémit avant de s'effacer.

« Hélas, dit-elle, ingrat, cette puissante ivresse,
Ce charme impérieux qui t'exalte et t'abat,
Ces torrents de plaisir, ton calme, leur vitesse,
La moitié de ta vie ne les partage pas ! »

O pouvoir généreux d'une telle parole !
Je tressaille, je tremble, un frisson me saisit ;
Je romps autour de moi la glèbe qui m'accolle ;
Je chancelle comme un vieillard au saut du lit.

L'herbe peut m'enlacer de toutes parts, la mousse
Environner mon pied d'un réseau verdoyant,
L'air pâmer sur ma joue, je me dresse, je pousse
Un cri où l'Homme entier bondit en frémissant !

L'Amour triomphe, hélas ! et tout cède à ses armes !
De stables voluptés, la douceur de fleurir,
Ma disparition pour moi n'ont plus de charmes.
Je renais à l'ancien désespoir de mourir.

Je reprends à la fois ma vigueur éphémère,
Mon nom, ma conscience, et, mal délicieux,
Sa propre vision s'ajoute à ma misère,
— Tel, à sa nudité, l'éclat d'un trait de feu !

SUR LE MÊME SUJET

Quand, grisé de superbes vins et de caresses,
Quand, par vos pâles bras et par vos cheveux bruns
Etroitement lié, j'étouffe de tristesse
Et que je me sens défaillir dans les parfums,

Je songe à l'air léger qui est sur la montagne,
Aux dieux qu'on y respire unis à ceux des champs,
Et je voudrais encore à travers la campagne,
Comme un caillou dans l'eau, me rouler dans le vent !

Puis cela me paraît une chose impossible :
Existe-t-il ailleurs qu'au milieu de ce lit
Rien à quoi je me puisse un jour montrer sensible
Et mon bâillon m'est-il pas plus cher que mes cris ?

IMPRESSION DU SOIR

Une chauve-souris voltige
Et grince dans l'obscurité.
Chaque rose est lourde à sa tige
Du vent qui la fait se courber.

J'écoute comme elles s'écrient.
J'entends se plaindre sur le toit
La girouette. Je me plie
A subir l'orageuse loi.

Et mon âme, transpercée d'aise,
Mêle son rire au grondement
Du fleuve, dont la voix s'apaise
Ou grandit selon les moments.

— Ah ! vous faut-il, ombre traîtresse,
Vous faut-il que des bruits du jour
Rien ne diminue, rien ne cesse,
Ni mon tumultueux amour !

TRISTES LOISIRS

Quand c'est par votre voix que parle la nature,
Quand vous me décrivez, douce amie, et les fleurs
Ouvrant sur les jardins leurs ailes de verdure
Et l'oiseau fleurissant de toutes les couleurs ;

Quand il me semble voir votre main nonchalante
Se tendre vers la mer et y puiser de l'eau,
Ou votre œil se lever, que l'azur désenchante
S'il est opaque et froid comme en un vain tableau ;

Quand vous qui chérissez l'Italie et l'Espagne,
Vous que réduit aux pleurs la pompe des saisons,
Vous dont l'âme, emportée ou lasse, à la campagne
Recouvre avec la paix une ombre de raison ;

Oui, quand vous, chère folle au profil de dryade,
M'enseignez la gaieté d'un vif après-midi,
Ou d'une nuit, propice aux molles promenades
Des amants, me vantez le silence engourdi,

Je vous crois, et je crois qu'un lien idolâtre
Me tient par vos genoux à l'univers lié,
Que des soirs orangés et des matins bleuâtres
Nos bras sont le plus tendre et le plus lourd collier.

Je ris au papillon qui passe, j'examine
Le nid, et mon regard caressant et furtif
Du languissant pistil à la fière étamine
Dans les taillis ombreux poursuit l'amour captif.

Mais d'imposer au cœur déchiré par l'absence
Le devoir de bénir l'affreux éclat du jour,
Du moins c'est réclamer du mien trop d'inconstance :
Ce qu'il aime avec vous, seul, il le hait toujours.

Connaissez-vous si mal ce que sont ses délices,
Et que rien ne m'émeut au monde, si nos corps
N'en ont point défailli dans un même supplice
Ou vibré d'un commun et ténébreux accord !

Tous les champs, tous les bois et tous les soleils même
Peuvent autour de moi tournoyer et pâmer,
Sans que de mes pensées s'empourpre la plus blême
Ni que de mes désirs rie le plus opprimé !

Je veux du désespoir les fureurs, les angoisses
De l'attente, et, dans sa morne exaltation,
Que de ma solitude encor mon mal s'accroisse,
— Puisque parmi le bruit que font les passions,

Plongé dans l'épaisseur de son loisir rustique,
Eloigné des plaisirs qu'il ne trouve qu'en vous,
Mon esprit inquiet, pervers et pathétique
Ne goûte à rien qui ne le doive rendre fou !

DILECTA

J'aime ces lieux déserts que l'ombre et la verdure,
Sans y mêler de fleurs ni d'eau, parent toujours,
Ce vallon trop amer, cette cîme trop pure
Pour que la joie de l'homme en fasse son séjour.

Nul chemin n'y conduit une force étrangère ;
Nulle source n'en tire un petit flot de sang ;
Son calme originel et sa vigueur première
Y demeurent unis par un effort constant.

Et celui qui peut lire en des pages obscures
Sait que, mieux et plus fort que sous l'onde et les fleurs,
Dans ces lieux écartés on entend la Nature
Sourdement déchiffrer son drame intérieur.

A CARNOËT

O paysage aux feuilles courtes et nombreuses,
Forêt verte, touffue, que respectent les vents,
Ton calme inébranlable et l'ombre fabuleuse
Que versent sans bouger tes rameaux étouffants

A mes sens accablés de fatigue n'apportent
Qu'un secours passager, qu'une illusoire paix.
Je te vois aujourd'hui avec une âme forte ;
Demain c'est en pleurant que je te reverrais.

Car si, ce soir, ta vue dans sa douceur nouvelle
Arrache en vain mon cœur au regret du passé,
Et si des maux soufferts par ma lyre et pour elle
A ton sol je ne puis encor rien rattacher,

Demain j'y heurterais la trace inévitable
Qu'au hallier parcouru creuse mon pied pesant.
Va ! tu peux la combler avec un peu de sable :
Si ma durée m'effraye, j'ai peur de mon néant !

VACANCES

Le sable qu'on écrase et la feuille qu'on froisse
Font un bruit si amer
Que nul ne peut aimer, s'il porte une âme lasse,
La forêt ni la mer.

Aux uns tendres et nés pour la mélancolie
Les parterres de fleurs ;
A ceux dont la misère est longtemps poursuivie
Par les mêmes douleurs

Les chambres calfeutrées : là, dans de molles danses
Des corps souples et nus ;
Rythmiquement l'oubli... Pour moi, rien, le silence,
Et ne me parlez plus.

PÉNOMBRE

C'est mon pays, âpre pays,
Avec son horizon qui pense,
Les pleurs de ses sources jaillis,
Comme mes larmes, en silence.

C'est mon fantastique coteau,
Son feu qui fume, sa misère,
Et par les trous de son manteau
Son triste cœur mêlé de terre.

Blottie contre son flanc léger
Comme une agnelle qui s'accroche,
Bêlante, aux basques du berger,
C'est ma vallée avec sa cloche.

Là sont au chêne réunis
La bruyère basse et flétrie,
Le rocher laid, morne et soumis
Et les brouillards de ma patrie.

Là, comme un ancien trésor,
Luit le soleil de l'infortune,
Là se consument l'huile d'or
Et l'âme même de la lune.

Là le souffle faible et rêveur
Du nostalgique paysage,
Tant il étrangle de ferveur,
Semble le bruit d'un coquillage.

Et là gît le tombeau sacré !
Là sont mes morts et là, moi-même,
Il me faudra, contre mon gré
M'enfoncer sous leur lichen blême !

Vacances, combien de fois
M'avez-vous surpris sur ma pierre,
Me berçant d'avance à mi-voix,
Le front tourné vers la lumière

Et seul peut-être à m'émouvoir
Des formes dont le crépuscule,
Loin d'amuser mon désespoir,
L'augmente ensemble et le stimule,

Fantômes se cherchant la main,
Spectres se baisant sur la bouche,
Esprits dans mes moindres chemins
Expirés par ce sol farouche.

Pourtant qui s'y viendrait asseoir,
Humble, au mois d'août, et pour entendre
S'exhaler plus pur dans le soir
Le sanglot d'une chair trop tendre,

Verrait-il d'un œil sans chaleur
A travers ces ternes campagnes
Passer l'Amour et la Douleur,
Mon compagnon et ma compagne ?

REPOS DANS LA NATURE

Otieuse minute, où le temps se renforce
D'un arrêt éternel,
Où cesse brusquement d'exister le divorce
Qui leur est naturel ;

Tranquille exhaussement, lourde béatitude,
Comme les soirs d'hiver
Savent en combler l'âtre, où nul tison n'élude
Les flammes d'un feu clair ;

Assouvissement, cher à la main qui travaille,
Du loisir obtenu ;
Paix, semblable à la paix que donne un toit de paille
A des hôtes chenus.

STANCES

Le pâle azur conspire avec la morne terre
Pour navrer mes regards ;
L'automne étend son vol du vallon solitaire
A l'horizon blafard ;

Et mon jour, qui ne peut trouver de compagnie
Dans la feuille qui meurt,
Mon jour humain, qui n'a peut-être que l'envie
De s'écouler sans pleurs,

S'attendrit, s'affaiblit, s'énerve et se désole
Devant la volupté
Dont il se sent gémir et les tristes paroles
Qu'elle lui fait jeter !

Mais le vent qui s'élève avec soi les emporte.
Il les tue dans ses bras,
Et, me blessant le sein d'une étreinte trop forte,
M'arrache à mon état.

Il me dit : « J'ai cessé d'embaumer mon haleine
De la fleur et du fruit,
Et le creux de mes mains est plus chargé de graines
Que ma bouche de bruit.

« J'en dispense l'offrande à l'onde, au roc, au sable,
Au sol nourricier ;
Et tous, d'un rythme égal et d'un effort semblable
M'absorbant tout entier,

« Quand ils ont reconnu, puis choisi entre mille
Le germe qu'il leur faut,
Rien ne les touche plus, et c'est peine inutile
Que troubler leur repos ! »

Mon plaisir dresse un front vieilli par l'amertume
De jours qui ne sont plus
A ces mots, puis l'abat ; mon chagrin se rallume,
Un instant combattu ;

Et, entre tous cueillant, non sans l'affreuse joie
Qui convient au malheur,
Un chardon sec et dur, et pourtant plein de soie,
Il s'en fleurit le cœur !

SPECTACLE DÉCHIRANT

Spectacle déchirant qu'un coucher de soleil !
Tout ce que de plus sûr peut assembler le ciel
Pour atteindre et pour vaincre une âme criminelle,
Ses feux l'ont réuni, et mes fureurs s'y mêlent !
Et c'est comme une gare aux millions de trains
Qui tressaillent, qui fument, qui secouent leurs freins ;
Qu'un immense signal va lancer dans l'espace ;
Qu'échauffent leurs désirs ; que leur attente glace ;
Et qui rongent sans bruit l'affreuse volupté
D'être tout ce qui va d'un grand coup s'effondrer
Dans la nuit !
Quoi ! c'est toi, mon seul espoir au monde,
Amour, c'est toi, sur qui mon univers se fonde,
Amour, et c'est toi qui me fuis encor, Amour !
Vous, repos de mes nuits, vous, efforts de mes jours,
Vous, souvenirs, regrets, mon enfance, ombres chères,
Ne m'abandonnez pas avecque la lumière !
Je vous ferai des lits plus doux que le départ !
Vous y dormirez mieux, ce soir, que nulle part !
Ce soir ! Rien que ce soir ! — Mais eux... c'est effroyable...
Et moi, je me retrouve assis devant ma table,

Seul, sec et désolé comme un amant ingrat
Qu'ont, en dépit de soi, traîné ses propres pas
Jusqu'au gouffre où déjà se tord dans l'agonie
La plus désespérée des deux parts de sa vie !

FARTHER

Je vous suis, Destinée, et toi, sang paternel,
En pleurs je te répands sur un reste de vie,
Si vraiment il n'est rien qui puisse sous le ciel
Achever ma misère et calmer mon envie !

Me déplaçant toujours d'un pied indifférent,
Traînerai-je partout collée à mes prunelles,
Vierge de tout plaisir, pure de tout néant,
De mes amours perdues l'image universelle?

Et faut-il que j'espère, à déserter mon toit,
En quelque inviolable abri marquer ma place,
Et que je pousse un cri sinistre, quand je vois
Le vol d'un goéland haleter dans l'espace ?

LA MER

Les champs où le blé croît avec trop de lenteur,
Les bois dont chaque pousse est d'avance marquée,
Comme dans les jardins le sont les moindres fleurs,
Pour qu'Avril, et l'Eté, et l'Automne efflanquée,
Et que l'Hiver lui-même en extraient leurs plaisirs,
Ni les monts exaltant leurs crêtes formidables
Dans le farouche azur et l'éternel loisir
D'un ciel où tremble et règne une étoile impalpable,
Non, — et non plus l'aurore et ni le jour non plus ! —
Je ne veux rien garder des trésors de la terre,
Les déserts ni le roc de mon enfance élus,
Ni ce rameau lourd d'un calamiteux mystère...

Mais rendez-moi ces mille mains veinées de vert,
Mains sans sceptre, royales mains de pleurs remplies,
Folles mains, mains broyées !... Ah ! rendez-moi la mer !
Nos semblables destins, que l'Amour les rallie
Dans le commun berceau de leurs anxiétés !
Puissions-nous, confondant d'impatientes plaintes,
L'un en l'autre noyer nos cœurs désappointés
De tout ce qui n'est pas les fureurs de l'étreinte !

LE CRÉPUSCULE

Deux vieux peintres, assis au coucher du soleil
Sur un roc dont la pourpre était des flots vermeils
Incessamment battue, contemplaient la tempête.

Le vent les secouait mieux qu'un tas de squelettes
Que le soir en ces lieux sinistres eût jeté
Comme un premier défi de l'ombre à la clarté.
Pourtant ils devisaient sans nulle inquiétude.

De loin ils faisaient peur. Ils avaient l'attitude
Du sphinx, du spectre encor, en tous cas du secret,
Tant et si bien que l'entretien semblait muet
Où, la gorge serrée, les yeux couverts de larmes,
Pareils à des guerriers pleins d'antiques faits d'armes,
Ces deux graves vieillards échangeaient leurs esprits.

De près : Rembrandt avec Léonard de Vinci.

PENDANT LA TRAVERSÉE

O fuites à travers le temps, l'espace et l'ombre,
Stations désolées devant des mers sans nombre,

Courses dans la montagne et cris dans la forêt,
Au milieu du silence emportement secret !

Ni ces voiles flottants qui meurent avec grâce
Autour de tes yeux pleins de visions fugaces,

O voyageuse, ni ta robe aux plis serrés,
Ni ton pied délicat dans son soulier ferré

Ne me feront sourire à ta vie trop pareille
A la mienne, de tous les paysages vieille !

Au fond, n'avons-nous pas qu'un même souvenir
Stérile : — voyageant ! et qu'un même désir :

— Voyager ! et qu'un cri : « Que la terre est petite ! »
Tout nous étreint si fort, tout nous lasse si vite !

A quoi bon rapprocher nos lèvres ou nos mains,
Si rien ne peut changer le cours de nos destins !

Nous traînons des odeurs de cuivre et de fumée,
Des membres vigoureux et des âmes blessées ;

Continuons à y mêler tout l'univers
Dans un isolement qui nous le rende cher.

Je garderai de toi, comme d'un roseau pâle
Et debout sur les eaux et droit dans la rafale,

Le regret de ne t'avoir pas d'un dur baiser
Cueillie, chère orpheline au visage irrité

Et dont les yeux cherchent un but à leur vitesse !
Adieu, sans nous parler ! Le jour fuit ; l'heure presse ;

Le quai hurle ; la sirène annonce le port :
Piétine ton repos et le déchire encor !

A LA POINTE DE PENMARCH

Je m'étais donc assis sur le roc le plus haut.
Le soleil projetait mon ombre dans les eaux ;
Plus qu'aucune tempête il inondait la baie.

« Tout ce qu'il ressuscite et tout ce qu'il recrée
Des débris que forme et qu'amoncelle la nuit ;
La couleur, le dessin, le mouvement, le bruit
Des lames ; la pensée que sous mes pieds l'Europe
Finit ; l'embrun, dont la poussière m'enveloppe
Et fait bondir en moi des désirs de départ,
Des projets de voyage et par mille retards
Contrarié, la vision délicieuse
Du retour, et dans leur lenteur vertigineuse,
Les approches du soir qui verra ce retour,
— C'est envain qu'ils m'ennuient et qu'ils mènent autour
De mon front, enfoncé dans une inquiétude
Mortelle, tant de pas aux nobles attitudes
Et de danses quittées pour les reprendre encor ! »

Des marins s'agitaient sans hâte dans le port
Autour de leurs filets bleus et troués. Des barques,

En se balançant vaguement, montraient les marques
De leur vieillesse aventureuse et sous quels coups
Elles avaient failli sombrer je ne sais où.
On entendait monter des plus proches usines
Les voix grêles des éplucheuses de sardines.
Un mendiant, d'entre ses béquilles, chantait.
Je voyais, j'écoutais ces choses ; j'en souffrais.

Alors, comme en ces jours où sous trop d'amertume
Je cède à mon plaisir, comme d'un peu d'écume
Le flot se voile au moment qu'il se sent mourir,
Je saisis dans mon sein, qui le chauffe à loisir
Du feu secret de ses amours infortunées,
Un tout petit mouchoir en batiste brodée.
J'en couvre mon visage ; il attire mes pleurs ;
Il conserve pour moi toujours la même odeur
D'arrivée, de baiser sur la bouche et d'étreinte !
Toutes mes voluptés, cette odeur les a peintes
Sur ce faible réseau de lumière et de fil !
Je suis ivre, sitôt que d'un frisson subtil,
D'une tiède nuée, d'une brume d'extase,
Tout entier il m'accable, il m'étouffe, il m'écrase !

Et quand j'arrache enfin ce linceul parfumé,
Je vois, avec un cri, l'azur plein de gaîté
S'enfoncer de tous ses goélands dans les houles,
Que depuis l'horizon la mer jusqu'à moi roule !

J'entends des enfants rire, et chanter un heureux
Hymne, et battre des mains, et mêler à leurs jeux
Leurs doux noms, éclatants et purs, de petits hommes !
Des voiles claquent, en jaillissant du port, comme
Des victoires du sein glorieux d'un héros !
Des carillons de cloches vertes sous les flots
Sonnent à contre-temps l'heure de la marée !
La Joie, — une Joie si longtemps inespérée ! —
La Joie est là, doit être là, semble être là !
Je lui ouvre ma bouche et je lui tends mes bras !

MOUETTES A L'AUBE

Je vous vois vous baigner, traînants et vifs oiseaux :
Vous fendez mollement la surface des eaux
Et savez, pour mieux défaillir dans la lumière
De ce levant soleil, vous tuer de vous taire.
O vol silencieux, courbe et suave vol,
Qui fais, t'apercevant, Phœbé ployer le col !

LETTRE

Je vous écris tout en marchant. La lande est vaste.
Il fait froid. Le soleil meurt de ses propres fastes.
La nuit commence, et l'on entend gronder la mer
A deux ou trois kilomètres de là. Dans l'air
Flottent du serpolet, du thym, des immortelles
Mêlés à l'odeur grave, on dirait éternelle,
Des flots que le vent bat. Parfois un coup de feu,
Le cri d'une mouette, en étonnant un peu
Mes oreilles, font tressaillir mon cœur d'angoisse
Et gémir ce papier sous ma main qui le froisse.

Ce soir, la mer me plaît : elle n'a pas de fleurs.
Les cieux sont gris ; les eaux, de la même couleur.
L'horizon déchirant est recouvert de brume,
Et la rigidité, sous leur linceul d'écume,
Des brisants de la Torche et de Saint-Guénolé
Emeut profondément, mais sans les irriter,
Mes sens, que guide et rassérène votre image.

Car je possède enfin les traits de ton visage,
Après avoir longtemps souffert du souvenir

De leur beauté sans parvenir à les saisir !
C'est toi ! C'est, à la fois caressante et farouche,
Sous ton petit chapeau becqueté d'oiseaux mouches,
Dans ton boa aux plumes douces à frôler,
La candeur inouïe de la vraie volupté !
C'est, avec ses yeux francs et tristes, ta jeunesse !
Et c'est ma vie, tout indigne que j'en paraisse !

Tu t'es rêveusement blottie sous mon manteau.
Pourtant les feux d'Ekmull, en déchirant les flots,
Viennent comme des cris expirer sur ma bouche.
Le phare à chaque instant brise, renverse, couche
L'ombre à tes pieds, qui sont tremblants et qui sont nus.
— Et je ne sais comment je n'ai pas plus tôt vu
Qu'ils n'ont d'aucune obscurité chaussé leur neige
Pour humblement courir, et d'un pas qui abrège
La distance, le long du sable et des rochers !
Je vis encor parmi les jours qui ont passé...
J'ai cessé de souffrir par eux, mais les blessures,
Qu'ils m'ont avec leurs soleils faites, étaient sûres,
Et je saigne et je pleure ensemble en ce moment
Du mirage que moi, un peu d'ombre, du vent
Nous avons cru former à votre ressemblance !
Non, vous n'êtes pas là ; votre chère existence
S'écoule en des bosquets plus calmes, sous des lys
Plus tendres que ceux dont se pare le granit
Des côtes de Bretagne et qui, s'ils ont des charmes,
N'en ont qu'autant que de sel et d'ardeur mes larmes !

Adieu ! A travers une épaisse brume, adieu !
Qu'il fait froid ! Qu'il fait noir ! Comme tout est hideux !
Il n'y a pas longtemps que cette humide voile
De vapeur déroba lune naissante, étoile,
Phare, carreau luisant ; et déjà mon béret
Ruisselle, et je glisse en courant sur les galets.
Quoi ! ni chien, ni ami, ni sœur qui m'accompagne
Jusqu'au bourg éloigné qu'il faut que je regagne !
Si : le brouillard marin qui fume et que nourrit
L'immonde, l'âcre odeur du goëmon pourri,
Et ces longs hurlements qu'une sirène laisse
Tomber sur l'agonie d'un navire en détresse.

EN MER

Le vieillard conduisait la manœuvre ; son fils,
Me montrant les remparts d'une ville engloutie,
Murmura d'une voix pareille au soir : « C'est Is ! »
Puis cacha dans ses mains sa terreur inouïe.

Pour moi, j'étais debout, j'exultais, je pâmais !
Je m'écriais : « C'est toi, toi donc, cher Impossible ! »
Et penché…, quand d'un coup le vieillard qui tenait
La barre me ravit à une fin horrible.

Et je ne vis plus rien que l'aspect effrayant
De son fils qui hurlait et, à travers la brume,
Ces noirs rochers couverts d'ombre et de cormorans
Et la mer encombrée d'une innombrable écume…

LA SOURCE AU PIED DU CHÊNE

I

Comme on voit cent cailloux jetés
Sur une rose encor vivante
Et une aussi tendre fierté
Parmi tant de grâce expirante ;

Comme sur un plateau désert
On voit frémir le feu d'un pâtre
Et sa flamme briller dans l'air
Malgré la noirceur de son âtre ;

Comme au bord d'une source en pleurs
On voit, d'une âme triste et forte,
Malgré l'hiver et sa rigueur,
L'eau couler sur des feuilles mortes...

II

A vous, ô mon ami, dont la bouche est sévère,
L'œil puissant et la main difficile à saisir,
A vous qui m'avez fait de vos propres misères
Un oreiller plus doux que celui du plaisir,

A vous ces fleurs coupées sur le sein d'une femme,
Et de mon désespoir à vous l'unique aveu !
Sachez au moins pourquoi vous le sentez qui pâme
A chaque instant, ce cœur abîmé dans son feu !

Je vous ai réservé comme un don magnifique
L'hommage et le dépôt de mon premier secret,
— Car rien n'est plus sacré qu'un homme qui s'applique
A dominer ses cris d'un front toujours muet.

III

De pures et froides ténèbres
Le sein voilé, le pied couvert,
Comme une vision funèbre
Qui traverserait un désert,

Dans l'obscur génie du poète
La Pensée erre et, sans savoir
Où son pas la mène, elle jette
Au ciel un cri de désespoir.

« Où, dominateurs de la foule,
Où gît le temple de Pallas,
Où gît l'Hippocrène qui coule
Sans s'épuiser, où gît, hélas !

« Le palais et sa tour d'ivoire,
Ses terrasses, par millions
Ouvrant leurs ailes à la gloire,
Leurs bras aux constellations ?

« Ce ne sont que ruine et que cendre,
Que flambeaux éteints ou fumants,
Et le cri que je crois entendre
Monte d'une flaque de sang !

« Quel est le triomphateur rouge,
Quel est le vainqueur infernal,
Sous qui le seuil du temple bouge
Et qui, passant sur son cheval,

« Nivelle toit, degré, colonne,
La tour d'ivoire et le palais ? »
Elle écoute encor ; mais personne,
Rien ne lui répond ; tout se tait.

Alors, levant la paupière,
Elle regarde dans la nuit
Et voit à la clarté dernière
D'une étoile expirante aussi

Le spectre de la tour superbe
Qui n'élance plus dans l'éther
La fulgurante et folle gerbe
De ses radieux belvéders !

Et là, couché parmi les roses
De son propre corps en lambeaux,
Un pâle étranger se repose
De la longueur de ses travaux.

C'est lui le destructeur suprême,
C'est lui l'ouvrier du néant,
La fin de tout, puisque lui-même
Il en fut le commencement,

C'est... Et la Pensée frémissante,
Les bras par l'extase tendus,
Comme une flèche qui, démente,
Siffle dans l'air et vole au but,

La Pensée s'élance ; elle est prête
A subir son destin futur !
Au creux de la dalle, aux arêtes
De la pierre, aux angles du mur,

Comme aux pointes de mille glaives,
Elle meurtrit son noble corps ;
De marche en marche elle s'élève
Lentement vers le dieu qui dort ;

Ses mains écartent les décombres,
S'accrochent aux flancs de la tour ;
Et, déchirant ses voiles sombres,
Elle s'incline sur l'Amour.

IV

De ses cheveux traînants elle fait des guirlandes
Dont elle orne son corps à l'Amour consacré,
Et leur faix septembral n'est pas l'unique offrande
Que pour le trop perfide elle ait dû préparer.

Voici les joues fardées de pourpre et d'hyacinthe,
L'épaule qui se noue au col faible et hautain,
Et la pointe du sein, comme avec une plainte
Une flamme exhalée d'un brasier mal éteint.

Et voici qu'elle chante et que la jeune source
De sa voix dans son cœur s'épanche mollement ;
Elle danse, et du pied elle imite en leur course
Les biches délaissées de leurs fauves amants.

Si elle clôt les yeux, ce n'est point de paresse,
Mais pour bercer son dieu dans ses cils ardoisés.
Son geste éolien est une autre caresse ;
Son sourire, à la fois plus et moins qu'un baiser...

V

J'ai dit à l'Amour : « Laisse-moi
Détourner mes yeux de ta face,
Et d'une rose au fond des bois
Vivre les destins et la grâce.

« Laisse flotter, comme un rayon
De soleil ou ce rais de lune,
Sur mes boucles la pâmoison
D'être si molles, ou si brunes !

« Tout me réduit au rire, et tout
D'une chanson dore ma bouche
Et se pend aux fleurs de mon cou,
Amour, quand toi seul m'effarouches,

« Quand tes jeux effrayent ma langueur,
Et ta dureté, ma mortelle
Crainte de toutes les douleurs
Qui sont dans le bruit de tes ailes ! »

Mais l'Amour d'un coup furieux
A ces mots perce ma poitrine,
Et se rit d'un cœur qui ne peut
Porter de blessure divine.

Je chancelle ; je plie ; d'un bond
Me redresse ; mon front s'allume ;
Je pousse un cri bas et profond ;
Ma plaie, que je caresse, fume ;

Et, de mes doigts le déchirant,
Je presse mon sein qui palpite,
Pour qu'il lâche son jeune sang
Plus abondamment et plus vite !

VI

Vous, l'aspect le plus délicat de tous mes rèves,
Vous, l'oiseau que son aile incarnadine enlève
En plein azur au dessus des champs moissonnés,
Vous, la cloche au moment où elle va sonner
Sur la vendange faite et la rase prairie,
Vous, le repos gagné par une âme meurtrie,
Vous, l'étoilée, la lente chute d'un beau jour,
Vous, le silence, et vous, la paix, vous, mon amour.

PETIT CORTÈGE

Un noble cavalier galopait sur la route.
A sa droite, riante, affable et sans détours
Volait la Destinée qui fait qu'on la redoute.
A sa gauche ballait l'Amour.

Le jeune homme chantait, car la route était longue ;
L'Amour cueillait pour lui des fleurs à pleines mains;
La Destinée brisait sous les pas de ses songes
Les mille cailloux du chemin.

« Halte ! je n'en puis plus ! » s'écria le jeune homme.
Alors la Destinée lui prit avec douceur
Les poings, les ligota, de plaintes économe,
Et l'Amour lui broya le cœur.

VIII

Le sang que je vous apporte
Est trop jeune et trop ardent;
Ma chair n'est pas assez forte
Pour vaincre ce bel enfant !

Il l'affole d'une étreinte,
D'un frisson il la soumet.
Mon sang de pourpre et d'absinthe
Ne sait jamais ce qu'il fait !

Il se trouble, il s'effarouche,
Toujours il fuit, danse, court
Et de mon cœur à ma bouche
Poursuit dans un cri l'amour !

IX

Mon amie, je voudrais que ton père et ta mère
Te chassent du foyer où nous sommes assis,
Que devant toi tes fils baissent leur paupière
Et que ton vieil époux t'arrache de son lit.

Je voudrais que tu sois nue sur la route immense,
Ayant froid, ayant faim et m'appelant toujours,
Que ta lèvre et mon nom liés par mon absence
Célèbrent les fureurs de l'implacable amour !

Mais ne vous est-il pas plus doux d'être honorée
Par les anges porteurs de lys et de flambeaux
Et de me voir blêmir sour la juste risée
De ceux qui vous ont mis le cœur dans le tombeau !

X

Alors que mes baisers s'accompagnent de pleurs,
Que je vous entretiens des amours éternelles,
Pourquoi déchirez-vous la nuit et sa douceur
D'un rire qui vous fait odieusement belle ?

Et pourquoi dites-vous : « Phèdre, Hélène, Didon
Vivaient sous un soleil plus brillant que le nôtre.
Les années l'ont terni. Les feux des passions,
Pour éclatants qu'ils soient, pâlissent comme d'autres ! »

Suivez-moi donc. Triste et lâche profanateur,
Je vous emmènerai chez une vieille femme.
Comme sur un tombeau se penche un noir voleur,
Je lui arracherai la moitié de son âme !

Vous me verrez lui dire un nom qui fit trembler
Son sein de jeune fille et ses bras d'amoureuse :
Que vos yeux sans frémir la regardent pâmer,
Car l'enfer qui l'emplit la fait toujours heureuse !

XI

Tu peux, imitant le baiser, mordre ma bouche,
Exposer mes douleurs à la pluie et au vent,
M'arracher les ailes, comme le font aux mouches
De stupides et beaux enfants !

Ne crois pas que le mal qu'il souffre aide à conduire
De l'amour à la haine un cœur vraiment aigri,
S'il allie la ferveur jusque dans son délire
A la passion du mépris !

Pour moi, plus ma raison s'acharne à me défendre
Contre les coups d'un vain espoir, plus mon destin
S'attache à me prouver qu'ineffable, que tendre,
Tu mériterais moins de soins.

Et puis je ne sais quoi d'autre et d'obscur m'enseigne
Que la méchanceté fait place à la douceur,
Comme on voit le bourreau de sa manche qui saigne
Cacher puis essuyer ses pleurs !

OR SUR NOIR

Je voyais déjà s'éteindre
Le brasier de mon orgueil,
Et l'obscurité m'atteindre,
Et l'oubli me faire accueil.

En vain j'écartais la cendre
Du foyer, où l'aquilon
Se plaisait à la répandre
Sur trois lugubres tisons.

Agenouillé devant l'âtre,
Je sanglotais dans la nuit,
Quand la noble Cléopâtre
M'apparut avec un cri :

« Je t'aime ! » A ce mot magique
Le bûcher se ralluma,
Et de ses lueurs tragiques
A nouveau m'enveloppa !

L'apparition brillante
Referma ses tristes yeux,
Puis, d'une marche hésitante,
Gagna le bûcher en feu.

« Je t'aime ! dit-elle encore,
Et je t'aimerai toujours ! »
Je voulus d'un pleur sonore
Répondre à ce grand amour,

Mais la splendeur surhumaine
De l'orgueil couvrit ma voix,
Lorsque je vis cette reine
Si belle mourir pour moi !

XIII

Ne parle pas de ma victoire :
J'étouffe ; prends moi dans tes bras !

Ne dis pas que tu me redoutes :
Prends mes genoux dans tes genoux !

Mes lèvres à tes lèvres prêtes,
Si tu l'oses faire, prends-les !

Prends mes pauvres mains dans les tiennes
Et dresse-les vers le soleil !

XIV

O le plus chaleureux souvenir de ma chair,
Le moment à jamais écoulé, la victoire
De mon être éperdu sur le rude univers,
Le baiser de ma délivrance et de ma gloire !

Et c'est pourquoi, de mon printemps flamme et flambeau,
Comme de mes étés il a fait l'énergie,
Il brillera, pareil aux lampes des tombeaux,
Sur le déclin obscur et morne de ma vie.

Ce jour, cet éclatant, ce noble jour, ce jour
Que sous moi tu pâmais et que, pourpres de fièvre,
Frémissantes, tendues, pour nourrir mon amour,
Mes lèvres appelaient ton âme sur tes lèvres !

XV

Les voluptés en plein vol saisies par les ailes,
La victoire incertaine encor de son moment,
Les ténèbres, mille lueurs, une étincelle
Qui s'ouvre jusqu'aux cieux un chemin gémissant,

Ce regret, cette angoisse et ce mal que fait naître
Dans un corps expirant le cri qu'il va jeter,
Non, rien, ni toi, ne me consolera de n'être
Qu'un enfant plein d'orgueil et plein de dureté,

Qu'une chair frémissante et consumée de fièvre.
— Moi qui voudrais porter, pour te mieux assouvir,
Des lèvres qui soient de l'Amour les propres lèvres
Et des yeux qui soient les yeux mêmes du Plaisir !

XVI

Un baiser, que l'amour ne soit pas qu'un baiser,
Un soupir qui s'achève en une heureuse alarme,
Une caresse au long d'un cœur mal apaisé,
Un regard encor plein d'une inquiète larme!

Qu'il ne soit pas le suc mielleux, lent, expirant
Du souffle qui se noue au souffle et l'âme à l'âme!
Qu'il ne soit pas le tendre et pur assentiment
De la source à sa pente et du feu à sa flamme!

Mais qu'il faille qu'on torde à son désir les mains,
Qu'on l'étreigne, qu'on le renverse, qu'on l'accable;
Qu'on ne doive porter en soi plus rien d'humain
Que l'amer appétit d'un sang impitoyable;

Soudain, qu'on entende avec un frisson d'enfer,
Véhémente, éperdue, pâle sous la menace
Du plaisir qui saisit et qui mate sa chair
Une femme sangloter d'aise et crier grâce!

XVII

Ils soupirent, l'étreinte apaisée, le plaisir
De leurs beaux corps tombé comme, las de transir
D'effroi, de branche en branche, un lourd et mol pétale
De magnolia tombe en une mer étale
Un soir de trombe à Majorque ou à Tahiti...
Leurs jambes fuselées, leurs lisses reins, les plis
Du couvre-pied de soie dorée luisent ensemble.
Un vague éclat de chose heureuse flotte, il semble,
Sur le sein satisfait d'avoir été pressé.
Et chaque épaule brille, et, comme dénoués
Du col qui les retient à peine, leurs bras plient,
Parce que doigt à doigt leur moites mains unies
Sont un miel à du miel et à du ciel mêlé !
Mais leur regard, en l'air longuement exhalé,
S'épuise à contempler la baissante lumière ;
— Et le tendre sommeil, voici que leur paupière
Décide en se fermant, qu'il peut s'emparer d'eux.

Ils dorment enlacés dans l'ombre : on dirait Dieu.

ESQUISSE

L'or des flacons carrés, le marbre roux des tables,
Les tiroirs débordants d'écharpes de couleur,
Les roses, l'eau qui fume et sur un lit aimable
Un corps tout tressaillant de force et de langueur.

MADRIGAL ROSE

Beau teint, fait du plus tendre et du plus pur des fleurs,
Espoir nourri de miel et promesse tenue,
O langoureuse joue qui luttes de couleur
Avec l'aube savante et la rose ingénue,

Je vous veux embrasser de si molle façon,
Je vous veux caresser d'une main si légère,
Que vous doutiez un temps si c'est l'effeuillaison
D'un lys ou le toucher d'un rayon de lumière

Et que ma bien-aimée, du fond de son sommeil
M'appelant à mi-voix, la divine dormeuse,
Néglige de rêver et crispe un peu l'orteil,
Et rougisse, et frémisse, et pâme, et soit heureuse !

LA BELLE CAPTIVE

Dénouant ses cheveux, debout, ardente, obscure
La captive se tient au chevet du guerrier
Et mêle aux noirs reflets du casque et de l'armure
Les roses de sa chair et l'or de ses colliers.

Elle écarte à deux mains la toile de la tente,
Rit au ciel radieux, qui se laisse pâmer
Sur les sommets jumeaux de sa gorge éclatante,
Puis, contemplant son maître, elle roule à ses pieds.

Car il dort, fatigué d'avoir fait des victoires.
Sa lèvre déchirante et son front soucieux
Aux clartés du matin montrent combien la gloire
Est dure à l'homme, étant la compagne des dieux !

Mais elle qui sait bien, l'humble et mortelle amante,
Que, pour humains qu'ils soient, ils n'ont aucuns rivaux
Les baisers de sa bouche adroite, souple et lente,
De tout son corps charmant s'étend sur le héros.

Il entr'ouvre les yeux, il croit voir dans son rêve
Une femme ou le jour, se sent naître ou mourir,
Sur la pourpre du lit à demi se soulève,
Ivre d'aurore et tout sanglotant de plaisir...

XXI

Dans la chambre rose et sombre
Où j'attends la fin du jour
Qui me ramène avec l'ombre
Mes trop fidèles amours,

A l'heure où l'on voit descendre
Du ciel le soleil couchant,
Tout le rose de ma chambre
S'empourpre d'un flot de sang ;

Grenat, carmin, écarlate
Il s'échauffe, il croît au gré
De ma langueur qui éclate
D'un rire de volupté !

XXII

Donc, m'ayant régalé du plus faux des plaisirs,
Tu crois avoir rempli tout ton devoir d'amante !
Hélas ! connais-tu point que d'une âme exigeante
Plus difficilement on comble le désir !

Ce n'est point dans ton corps qu'il fera sa vendange,
Mais au creux de ton cœur poignant et torturé ;
Là l'orgueil qui déchoit, là le doute acéré
Travaillent à tirer de soi des cris étranges,

Tandis qu'à leurs efforts mon amour réuni,
Tel avec son couteau ruisselant d'un beau crime
Le sacrificateur penché sur sa victime,
Dans tes yeux égarés cherche son infini !

XXIII

Quelquefois je m'effraye de la rapidité
Des jours; j'oublie combien est plus vertigineuse
Celle de mes désirs et de mes voluptés,
Et l'horreur de porter une âme aventureuse.

Oui, vous m'avez surpris, mais je n'en sais plus rien,
Visages! Vous m'avez bercé, sublimes gestes
De l'épaule et du col, du coude et de la main;
Un léger souvenir est tout ce qui m'en reste!

Cette neige a fondu; ces roses vont plier.
Mais pour toi, de quel air éternel et sensible
M'as-tu souri, en mettant mon cœur sous ton pied
Et en te refusant à passer par le crible!

Si du joug de ton bras je daignais m'affranchir,
Tu soutiendrais la lutte avec ma violence;
Mes ruses ne sauraient t'empêcher de fléchir
Ce sein toujours rongé par ta seule inclémence.

Car c'est ta dureté qui t'a bâti en moi,
Gracieux monument de qui les sombres charmes
Se confondent au creux de mon œil plein d'effroi
Avec le sel brûlant dont sont faites mes larmes !

XXIV

Je ne t'oublierai pas en regardant la mer,
Admirable visage où se mire ma vie
Et dont les traits, malgré qu'ils soient fermes et fiers,
Tremblent de la frayeur que je ne les oublie.

Certes, quand au soleil je vois bondir les eaux,
Que l'infini et moi nous sommes face à face,
Je sens jaillir du plus obscur de mon cerveau
La palpitation énorme de ma race.

Je m'étends, je m'isole et je redeviens nu.
C'est l'azur tout entier qui gonfle ma prunelle !
C'est mon cœur qui frémit du désir éperdu
De donner à ses battements d'immenses ailes !

C'est l'inutile ardeur, c'est l'effort inégal,
Un défi, un élan de forces primitives !
C'est un dieu qui m'emplit de son essor brutal !
Et pourtant, c'est encor quelque horreur instinctive...

Oui, j'ai jeté, comme on fait d'un caillou gênant
Et qui blesse le pied, Paris, ville lumière,
Je l'ai jeté, ses plaisirs et ses cris, au vent
Qui n'en a rien tiré qu'une sale poussière.

Oui, de leurs faux bonheurs j'ai lavé mes deux mains,
J'ai dégagé mon front de l'ornière humaine ;
Oui, j'ai foulé aux pieds mon pain quotidien,
Je suis mort à mes joies, et même aux plus certaines.

Mais Toi, ton cœur brûlant, ton sang vif et amer,
La moelle de tes os, chaque jour de ta vie,
Le besoin que ma chair a d'être avec ta chair,
Sont-ce pas les fureurs mêmes de mon génie ?

XXV

Midi brûle, je rêve et la plage s'étire
Comme un corps langoureux de femme qui soupire.

Le flot qui la caresse en meurt à mes pieds nus.
Et c'est la mer : voilà pourquoi je suis venu.

— Mais vous ? Parcourez-vous le parterre morose
Où ce sont le parfum et la pourpre des roses ?

Errez-vous, sans mon cœur, dans le parc ou sur l'eau
De l'étang qui jaunit la quille du bateau ?

Admirez-vous le paon oisif, et la colombe
Râle-t-elle toujours sous la feuille qui tombe ?

Non, non, vous expirez, vous retenez des pleurs
Où se berce et se baigne une immense douleur,

Tandis que de mes poings pressant ma triste bouche
J'enferme un long sanglot dans un rire farouche.

Et pourtant, de nos jours emploi double et divers,
Vous cueillez une rose, et moi, je vois la mer !

XXVI

J'aime, et pourtant je ne suis pas fait pour l'Amour.
Il me ronge et me laisse un peu moins, chaque jour,
De force pour lutter contre lui et d'audace.
Hélas ! si vous saviez combien mes mains sont lasses
De retirer toujours sa flèche de mon cœur,
Et si vous entendiez la marine rumeur
De ma vie exposée à tous ses tempêtes,
Peut-être feriez-vous, pauvre âme déjà prête
A vous abandonner à lui, un dur retour
Sur vous-même et sur les promesses de l'Amour !

XXVII

Maintenant tu n'as plus d'espoir d'être moins seul
Au monde. Tu es seul. Accepte d'être seul.

Puisque, de tout l'amour ayant tenté l'épreuve,
Grave et vivant tu es sorti de cette épreuve,

Cache à l'amie charmante et facile un secret
Que de sa propre chair tu tires en secret.

Parle-lui ; mens ; souris ; il y faut du courage !
A lui sourire emploie ce soir tout ton courage,

Afin qu'à tout jamais elle ignore combien
Vous fûtes seuls, et plus que tout seuls — ô combien

Seuls ensemble !

XXVIII

Je souffrais trop. Je résolus de voir l'Amour
Face à face et ses yeux, car on ne peut toujours
Au cruel obéir sans le vouloir connaître.

Il m'apparut la nuit. Morose, nu, tremblant,
Il avait pris l'aspect et le corps d'un enfant.
Il se plaignait sans cesse. Et c'était là mon maître.

Je m'aperçus alors qu'il portait dans le sein
Une entaille qu'en vain dissimulait sa main
Trop petite en dépit des coups qui la renomment.

Sa plaie aux battements de son cœur répondait.
Et de cet enfant pâle et chétif il sortait
Plus de pourpre que n'en pourraient verser mille hommes.

Pour moi je n'osais contempler ce vaste flot
Qui, saccade à saccade et sanglot par sanglot,
L'inondait. A la fin j'eus pourtant le courage

De lui demander : « Saignes-tu depuis longtemps ? »
Il me répondit : « Depuis le commencement... »
Puis il s'évanouit sans parler davantage.

XXIX

Je m'assieds sans penser à vous dans cette chambre
Si sombre qu'on dirait un spacieux tombeau.
Je laisse redescendre en moi mes tristes maux
Comme en un lac profond les feuilles de Novembre.

Je n'entends plus personne et je ne vois plus rien.
La solitaire obscurité me réconforte,
Et dans ses belles noires mains elle m'apporte
Pour viatique un peu de cendre sur du pain.

Alors apparaissez, ma joyeuse colombe !
Emplissez de vos cris charmants mon cœur blessé !
J'ouvrirai les volets moi-même et je dirai
« Voyez, ce soir, je suis très calme ; la nuit tombe ».

XXX

J'ai espéré en vous, ma petite lumière,
Et vous m'avez trahi comme il fallait le faire,

Et je suis retombé sans forces sur le lit,
Tel un agonisant condamné à l'oubli

Qui, dans un hôpital, devant que sa misère
Ait tout à fait cessé, serre ses dents amères

Sur un sanglot si souffreteux, si grêle, ah ! si
Décharné, vois-tu, qu'il se dit : « C'est mieux ainsi... »

XXXI

La beauté sur ses traits est toujours répandue...
Un genou replié, l'autre jambe tendue,
Sur le bord du divan elle cambre son corps,
Et, tordant sous ses reins ses bras roides et forts,
Elle découvre au jour ses frêles dents sauvages !
Mais ses yeux, éclatant, comme deux noirs nuages,
En pleurs longtemps contraints, démentent son effort.
De son giron doré jusqu'à ses cheveux d'or
Un spasme la saisit, l'occupe, l'exténue :
Elle griffe son sein, mord son épaule nue
Et prodigue au coussin qu'inondent ses cheveux
Le baiser, la caresse et d'horribles aveux.

XXXII

D'abord je ne sus point pousser de ces cris sombres
Où tout le cœur se peint ;
J'étais dans son silence et parmi ses décombres
L'incendie qui s'éteint,

En travers du sentier ployant sa tête torte,
Le chêne foudroyé,
L'essaim qu'on enfuma, la bête à peu près morte,
L'enfant qui s'est noyé...

— Rien n'y fait, rien n'y peut, mon âme, rien n'empêche
Ah ! qu'il ne reste un jour
Qu'une petite plaie qui noircit et qui sèche,
Là où saigna l'amour.

SOUVENIRS

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme.

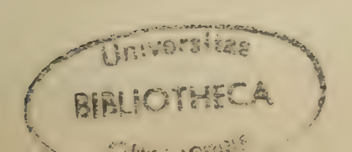
VERLAINE.

I

Afin que ni l'oubli, ni la faiblesse humaine
Qui fait qu'un long amour moins qu'une courte haine
Dure, afin que demain, ni plus tard, ni jamais
Rien ne puisse empêcher que le temps où j'aimais
Ne soit, de ceux qui m'ont formé l'âme au courage,
Le seul dont j'aie chéri jusqu'aux plus vils outrages,
— Sans art et sans souci des mots, j'écris ces vers
Comme pour forcer mon cœur à rester ouvert.

II

O crépuscule empli de hannetons sonores,
Grenouilles et grillons, je vous entends encore,
Et ce rustique train qui traversait les bois.
J'avais vingt ans, c'était hier, j'allais vers toi !
L'herbe jetait à pleins bouquets par la portière
Dans l'obscur du wagon son âme printanière,
Et la rusée fraîcheur du soir m'enveloppait
D'un baiser qui à du silence ressemblait.



Ce furent les faubourgs de la ville inconnue
Où je devais te retrouver, l'ombre venue.
Mon cœur se serra, puis se desserra soudain,
Abandonné, comme une chose dans les mains,
Au sort qui l'attendait sur le quai de la gare.
Rien que soi, rien que le halètement bizarre
De la locomotive en mal du cri perçant
Qu'il lui faut expulser, comme une plaie son sang.

Ce fut l'hôtel que je cherchai ; ce fut la vaste,
Triste et provinciale chambre aux tendres fastes,
Où la pendule était antique et doux le lit,
Et ce fut un instant de répit dans les plis
Des rideaux bien tirés et parmi les bien sages
Fauteuils, qu'éclairait un miroir au pur visage
Et dont j'imaginais le cérémonial
Avec lequel il s'allait rendre nuptial.

Car je connaissais que tant de désuétude,
Tant de luxe fané dans la molle attitude
Du sommeil, de la sieste et aussi de la mort,
Ferait à la splendeur enflammée de ton corps
Un temple qui plairait à une âme farouche
Et pitoyable à tout ce à quoi l'âge touche,
Comme l'est, mon amour, même lorsque tu ris,
Ton âme dont je crois qu'elle n'est qu'un long cri !

III

Je t'attendais; du moins je m'efforçais d'attendre
Et toi et que mon feu se réduisît en cendre.
J'avais erré ; j'étais entré dans un café.
J'étais à tout moment sur le point d'étouffer,
Tant ma poitrine était angoisse, tant mes lèvres
Flamboyaient de désir et rayonnaient de fièvre,
Car le désir en moi joue si violemment
Qu'il mêle mon esprit et mon cœur à mes sens!

Enfin, n'y tenant plus, l'œil irrité, l'œil pâle
Battu, brisé, déchiré d'une attente égale
A celle d'un champ qui sent que vont éclater
Dans son sein toutes les caresses de l'été,
Mais qu'il faut qu'il attende encore un jour peut-être
Pour que de son ardeur il cesse d'être maître,
Battu, brisé, déchiré, comme l'est ce champ,
Quand il ne sent plus rien, si ce n'est qu'il attend,

Je m'enfonçai dans l'ombre où des signaux de verre
Entrecroisaient les feux de leurs pauvres lumières.
Le long des rails, parmi les brusques voyageurs,
Masqué de calme et tâchant à calmer mon cœur,

— L'air d'un héros qui ne voit pas son sang qui coule ! —
Sans fin ni but j'errai comme un caillou qui roule,
Et dans son grand manteau d'aventure c'était
Ah ! bien risible ce jeune homme qui souffrait !

Mais toi, toi qui as bu comme un oiseau mes larmes,
Toi qui sais que pour moi la douleur a des charmes
Avec qui les plus purs bonheurs peuvent lutter,
Songe au regard à la fois pâle et irrité,
Aux paupières pâmées, moites et engourdies,
Aux coudes rapprochés du corps, aux mains raidies
De celui qui faisait, grave et tel, les cent pas,
Et dont toute la chair te tendait de vains bras !

IV

Brusque tumulte ! Un frisson passe ; un timbre sonne.
On se presse ; on s'écrie ; la nuit bouge ; personne
N'est prêt à recevoir le choc délicieux
Du monstre sec, cabré, fumant et furieux !
Je suis debout, je suis immobile, je tremble,
Mais ce n'est pas de peur, c'est de besoin ensemble
De courir au devant du train et de tomber
A genoux, avec l'angoisse d'y succomber !

Ah ! ces vies suspendues à ces bouches avides
De boire à grand'peine un peu d'air que le rapide
N'ait pas encor rendu amer comme la mort,
Ces gestes anxieux et hagards, ces ressorts
Dans tout l'être cassés, cet affreux, cet immense
Bourdonnement qui ne couvre pas le silence,
Le silence si net, si strict, si solennel
Qu'il est là comme l'ombre au milieu d'un tunnel !

Heureuse la cible que traverse une flèche !
Heureuse la mine explosant, lorsque la mèche
Grésille et fond au bout de son chemin fatal !
Heureux le front contracté par l'effort total
De ses pensées, quand son génie le divinise !
Heureux le cœur que sa propre ardeur pulvérise !
Plus heureux, mais abominablement heureux,
Le fou qu'un instant fut cet enfant amoureux !

V

Où est-elle ? Où se cache-t-elle ? D'où va-t-elle
Surgir comme une fée imprévue et nouvelle ?
A travers quelle noire vitre essayera-t-il
De m'être gai, ce prompt, ce vif, ce puéril

Et souverainement magnétique visage
Seulement comparable à un ciel sans nuage ?
Et quelle émotion, coulant comme du lait
Dans sa joue pâlissante, amollira ses traits ?

Mes yeux fouillent la nuit, mes pas se multiplient,
Et partout à la fois mon cœur à l'agonie
Se précipite, avec un surhumain effort,
Hors des désespérées limites de mon corps... !
Mais, parais ! Mais, jaillis ! Mais, descends la première !
Dors-tu ? Es-tu morte ? En vain d'avant en arrière
Je vais, je viens, m'arrête, repars, vole, cours
Et maudis ces trop longs moments d'être si courts !

VI

Pourquoi, lorsqu'en moi tout s'écriait : « Sous ces roues
Couche-toi doucement dans cette horrible boue,
Pourquoi quelqu'un ne m'a-t-il pas poussé du doigt,
Pourquoi personne n'a-t-il eu pitié de moi,
Et comment ai-je pu, d'un rictus effroyable
Aidé, te contempler, comme un reste de sable
Qu'un sablier puissant étrangle dans son col,
O morne effacement qui m'attachas au sol ?

VII

A minuit, au baisser de la toile, un théâtre
Etonne à force de paraître vide ; un âtre
Eteint suffit à vous glacer les os ;
Une forge où ne retentit plus le marteau,
Lorsque, le soir, on traverse un village, effraye ;
Mais cette gare, ouvrant ses inutiles baies
Sur l'absence, sur le silence et sur la nuit,
A quel abattement m'a-t-elle point réduit !

Je me disais : « Pourvu que le même martyre,
Qui me rend las au point de me faire sourire
Comme un homme accablé d'un malheur sans recours,
De ses coups n'aille point fatiguer mon amour !
Qu'elle nargue plutôt ma naïve espérance !
Qu'elle se joue du tragique de ma souffrance !
Ah ! plutôt, qu'elle rie, comme d'un tour méchant
Et réussi, de cet étrange contretemps ! »

Hélas ! je savais bien que tu étais plongée
Dans la détresse, et là par l'amour égorgée,
Et que tu suffoquais de n'en pouvoir mourir,
Quand moi j'étais du moins libre de mes soupirs !

Et, plein de cette amère et sombre confiance,
Je voulais te forcer aux pleurs et, la distance
Vaincue, je croyais te bercer dans mon manteau
Et pour toi je parlais et je chantais tout haut !

VIII

O la chambre ! Les oreillers au clair de lune,
La courte-pointe avec ses grâces importunes
De gazon dru et bleu, le lit déjà ouvert !
Et ces fenêtres combles de lumière et d'air,
Et cette nuit musquée, débordante, fluide,
Et, l'enlaçant, la rendant ivre, ce stupide,
Cet immonde refrain qu'apportait par moment
Le fugitif écho d'un orchestre ambulant !

Ton corsage tiré brusquement par les manches,
Ton jupon découvrant le galbe de ta hanche,
Ta jambe hardie comme un flot d'azur et d'eau
Et la rose rougeur des roses de ta peau
Soudain honteuse et frémissante d'être nue... !
Amie, amie, pourquoi n'êtes-vous point venue ?
Pourquoi, tant les rouvrir me serait odieux,
Sur ta pensée n'oserai-je fermer les yeux ?

Des vers gonflés de fièvre, de lave et de lie,
Et des mots couronnés des fleurs de la folie
Sur mes lèvres cherchaient leur immortalité.
Mon chaos commençait dans l'ombre à s'agiter,
Mais, comme un dieu refuserait à la matière
L'amer soulagement de fendre sa paupière
D'un geste, de percer son oreille d'un cri,
Sur mes lèvres je mis le sceau de mon mépris.

Et, nu, debout, un genou contre cette couche
Qui semblait un tombeau de marbre, ou la farouche
Et jalouse habitation du Désespoir,
Tête baissée, honteux de ne plus recevoir
Que d'un lâche désir les brutales caresses,
Comme, du haut d'un roc et roidi de tristesse,
On voit dans l'océan s'enfoncer le soleil,
Je résolus de descendre dans le sommeil.

IX

On n'est donc rien ? Le moindre souffle vous emporte,
— Quand, opposée à lui, la paille est la plus forte !
Dirai-je qu'au milieu de la nuit me levant
Comme un somnambule et courant comme un dément

Jusqu'à la gare où, sous toute rumeur éteinte,
Mon pied, pressant l'asphalte, en arrachait des plaintes,
J'attendis — et je ne sais plus combien de temps —
Qu'un impossible train se levât du néant !

X

J'eusse dû, descendant vers les quartiers infâmes
Où la chair n'est qu'un oripeau sur une flamme
Epaisse, basse et vile impudemment jeté,
Où le plaisir n'a plus le nom de volupté,
Où les sens font des vœux abjects, où le plus louche
Désir ne voudrait pas d'un baiser sur la bouche,
Où le rut asphyxie la pensée, j'eusse dû
Etre au dieu qui l'emplit ce sein toujours tendu !

Car ce qui m'attendait, c'était bien plus terrible
Que la morsure et que la caresse qui criblent
Le corps à l'opprobre de ses instincts voué,
Avec sa poitrine empourprée, ses flancs roués
D'un bonheur qui fait à ses yeux vomir des larmes,
Et chercher à ses poings de guerrières armes
Pour se défendre, et ses doigts s'attacher aux draps
Pour résister au stupre et n'être emporté pas !

Quand, pareil à l'azur qui est creux et immense
Et à la pâleur, à la pâmoison, à la démence
Silencieuse et taciturne des amants
L'un à l'autre encor emmêlés et triomphants,
Ce lit où mes fureurs mêmes semblaient empreintes,
Ce lit dont les langueurs copiaient une étreinte
A demi desserrée cependant, quand ce lit
M'apparut, mon courage à mes pieds s'abattit.

A sa place, en son lieu, fanfare étourdissante
De cuivres, de tambours et de voix déchirantes,
Mes appétits les plus secrets et mon plus cher
Dégoût bondirent, et, s'élançant au travers
De moi, jusqu'à ma bouche ouverte et arrondie,
Y portèrent le feu, la torche et l'incendie !
Des lèvres pour toucher mes lèvres!... Des baisers
A plein corps!... Des brandons à même le brasier !

Harassées de fatigue, où couchent les servantes ?
N'y en aurait-il point qui me soit complaisante ?
Et quel moyen trouver, par les noirs corridors,
D'en saisir une aux flancs et, lui tendant de l'or,
De boire avec sa vie ma vie même exhalée ?
O parmi les halliers les bêtes accouplées,
Et ce cerf généreux, superbe, insatisfait,
Qui parcourt, tout bramant, une antique forêt !

XI

Quand le plongeur, d'un bras qui dégoutte de vase
Refoulant l'Océan, remonte à sa surface,
Il montre à la clarté du jour un tel regret
Des ténèbres dont la noirceur l'enveloppait
Qu'il semble que, contre son pied couvert de boue,
Le rythme et la douceur de l'univers échouent
Et qu'il faille inventer pour charmer le brutal
Quelque engloutissement à son dépit égal !

Moi, non. J'étais perclus de tant de lassitude,
Mon désespoir me présentait un fouet si rude,
Ma passion poussait de si rauques sanglots
Et j'entendais sonner, comme d'impurs grelots
Pendus aux saignantes épaules de ma honte,
Tant de ces mots où la luxure se raconte
Et s'étale, et s'étire, et se laisse mugir,
Que je ne pouvais rien que trembler et rougir.

Puis, les larmes. Enfin, clémence imméritée
De mon hautain esprit pour ma chair excitée :
Toi ! Tes cheveux cherchant tes seins et tes genoux,
Et ce lâche sourire, et cet « Endormons-nous ! »

Et ce doigt qui s'appuie à ta tempe qui penche,
Et tes cils noirs clignant sous ta paupière blanche,
Et ce cerne ineffable, et ces deux plis vermeils
De ton col renversé dans un demi-sommeil...

XII

Un souffle m'éveilla qui, par chaque croisée,
Glaçait la chambre. A sa suite s'étaient glissées
Une aube mate et les pluvieuses couleurs
D'un azur sans soleil, d'un ciel sans profondeur.
Le faible chant d'un coq était dur à entendre.
Et je demeurais là, sinistre, sans comprendre
Que c'était moi, cette victime aux bras ouverts,
A la douce attitude et au corps découvert!

Quoi! rechausser chaque matin son existence
Comme un mauvais soulier qui vous blesse d'avance!
Reprendre à ses dépens la lutte et le chemin!
Qu'aujourd'hui ne soit plus hier, pas encor demain!
On se lève; on n'est pas plus tôt levé, qu'on tombe;
On songe au jour qui vient comme à une colombe
Au milieu d'éperviers, de chasseurs et d'appeaux...
Ah! se plonger le front et la face dans l'eau!

J'allais... De maigres rues ouvraient leurs simples portes
Sur mon passage et sur ma destinée, en sorte
Que je voyais grouiller au fond de maint réduit,
Mon âme ! la misère où vous m'aviez conduit,
— La misère morale à l'autre en tout pareille...
Et je rêvais d'un pampre qui pend à sa treille,
De ces fruits dont chaque arbre est comme un plein grenier
Et du jardin qu'entretient un bon jardinier.

Je rêvais d'habiter une chaste demeure,
Où l'angoisse d'aimer se tranquillise et meure,
Où la solide paix d'un loisir non pareil
Des pompes de l'amour disperse l'appareil.
Je rêvais d'écouter une calme musique
Dans un vaste et profond recueillement physique.
Moi, l'indiscipliné, moi, le pire ennemi
De l'ordre, je rêvais d'en devenir ami !

Alors flatteuse, ferme et sublime ironie,
Accents intérieurs : « Assez de vilenies !
Aime, c'est là ta pente et ta condition,
Aime, aime sans répit ni consolation.
Aime, les dents serrées, et les poings serrés, aime !
Aime, pleure ; aime, saigne et ne sois plus toi même
Qu'un peu de rage autour de ton humilité,
Qu'un orgueil massacré, qu'un cœur déchiqueté !

« Aime ! Relève-toi, martyr, et recommence
A ne faire qu'aimer ! Docteur, dans ta science
Plonge, comme la plume au fond de l'encrier !
Apôtre, dresse-toi ! Mais attends, pour crier,
Qu'intolérable soit le mal, que la torture
Ait plus de mille fois dépassé ta mesure !
Souffre, lutte, grandis : tu gémiras après ! »
— Je souriais ; je balbutiais « J'y suis prêt ! »

Et je sentais en moi renaître, flot suave
De poudre fraîche et de vieux vin, le sang des braves
Dont nous ne portons plus aujourd'hui que le nom
Et qui, sous la mitraille et parmi le canon,
Fusillant, fusillés, repus, gorgés de gloire,
Soupiraient du souci de la seule victoire,
Marchaient jusqu'à leur dernier reste de chaleur,
Et ne tombaient que frappés d'une balle au cœur !

LES HAUTES BRANCHES

Mais ne cherche plus rien au dessus de ta tête,
Car, usurpant pour toi sur l'ordre universel,
L'ombre immense du chêne occupe tout le ciel.

CHARLES GUÉRIN.

INTAILLE

Son visage émouvant eut la mer pour miroir,
Quand, avant d'être né, tremblant de trop d'espoir,
D'un fou désir pâmé pour une fleur trompeuse,
Il tendait vers la vie sa main vierge et fiévreuse ;
Et pour berceau son âme eut le profond azur !

Et debout désormais, vil esprit, cœur peu sûr,
Triste par le haillon et par la solitude,
Il garde loin du jour une morne attitude,
Et l'on voit dans ses yeux s'élever tour à tour,
Dieux déchus, la Pensée, la Colère et l'Amour.

AVENIR

Souffle qui m'agitez, âme, étrange assemblage
Des plus contraires passions,
Cœur à qui rien ne plaît et dont rien ne soulage
Le doux besoin d'effusions,

Jusqu'à quand ferez-vous que j'ignore moi-même,
Parmi vos coups et vos erreurs,
Quel est l'unique objet que je cherche et que j'aime
Avec cette aveugle fureur ?

Je marche, sans savoir le sort que me réserve
Ma lâcheté ou mon orgueil ;
L'amour me joint les mains ; la volupté m'énerve ;
Mon œil étincelle de deuil !

Où m'échouerai-je après une rude existence
D'enthousiasme et de dégoût,
L'ayant traînée par une sombre inadvertance,
Comme un cauchemar, jusqu'au bout ?

Où me retrouverai-je un jour ? Quel équilibre
Aurai-je à mes forces donné ?
Serai-je à terre ou triomphant, pâle, mais libre,
Au désespoir abandonné ?

A quelle heure de nuit ou de vive lumière
Rendrai-je avec un triste cri,
Sur quel sommet ou bien au fond de quelle ornière,
Ce mol et violent esprit ?

OBUS

Quand la joyeuse fusillade
Divise et réunit les airs
Et que le soldat le plus brave
Sent éclater sa pauvre chair,

Quoique la mort l'ait d'une sûre
Et brusque caresse transi,
Fuyant de nouvelles blessures,
Il gagne le fort des taillis.

Là il expire. Et moi qui doute
Si du premier coup la douleur
M'a point démembré, je redoute
Dans cet état d'autres douleurs !

LE DÉSESPOIR

Quand la stérilité, le silence et l'ennui,
De mon âme exprimant jusqu'à l'extrême cendre,
La peignent d'une noire et sardonique nuit
Où nul tremblant rayon ne saurait plus descendre,

Devant l'œuvre avortée je ne lamente pas.
J'ouvre ma porte au vent qui siffle ; je remplace
Le bruit de ma pensée par celui de mes pas
Et mon sensible cœur par l'insensible espace.

Je cours, je flotte, j'erre à travers la forêt,
Compagnon de l'étoile aventureuse et pâle
Qui, du moins, voit la mer et s'y mêle en secret,
Comme mon sombre esprit fait avec la rafale.

Les branches ont des cris, les arbres des sanglots,
Comme d'une géante et puissante estacade,
Qu'en nombre assaille et sape un implacable flot
Et qui tord en grinçant une échine maussade !

D'un horizon à l'autre en vain précipités,
Le ciel n'est pas voilé des furieux nuages
Dont n'ose le plus mat aux ténèbres ôter
L'éclat triste et foncé de leur mâle visage.

Mais moi, fui de tout but et mort d'acharnement,
Avec mon cœur au fond, comme au fond d'une fronde
Un charbon arraché d'un enfer de tourments,
Dites, quelle est ma perte ? Où est ma fin du monde ?

ROIDEUR

Vois-tu, c'est trop souffrir que de porter mon âme,
C'est toujours retenir des cris, cacher des flammes,
C'est lutter et ce n'est ni vaincre ni mourir.

Tu m'écoutes. J'entends ton sublime soupir.
Tes cils qui tremblent font une sombre auréole
Aux larmes de tes yeux et à tes yeux de folle.

Assez, Détresse, assez d'hypocrite douceur !
Reste mon ennemie ! Epargne-moi l'honneur
De subir sans broncher ta plus fourbe caresse !

Je hais ces flatteurs vils et cruels qui s'empressent
Autour de leur victime et, retirant le fer
Tout fumant de la plaie, disent : « C'est bien souffert ! »

VOICI...

Voici mes mains liées par une forte chaîne ;
Voici mes pieds glacés par une mort prochaine,
Mes yeux pour qui toute lumière est incertaine,
Mes oreilles tissues du cri de cent fontaines,
Mes sens abasourdis et ma nuque de laine.

Voici mon cœur : avec une plaie si vilaine
Au côté qu'il n'est pas, dans la poitrine humaine,
D'épouvantable cœur qui s'y puisse égaler...

HOLOCAUSTE

J'ai le goût du mépris, l'amour de l'anathème
Et j'offre volontiers aux coups mon cœur d'enfant ;
Je souhaite qu'on me haïsse ; il me plaît même
D'être la vive et tendre cible des méchants !

Ils ont raison : je souffre, ils frappent ; c'est leur rôle,
Comme le mien est de jouir de mes bourreaux
Et, tendant à leurs fouets l'une puis l'autre épaule,
De chérir mon orgueil et ma chair en lambeaux.

Car je possède un art, un cordial, un baume
Qui leur fait désirer qu'on les meurtrisse encor,
Qu'on les supplicie mieux et que leur mal ne chôme
Que sur le sol il ne les ait laissés pour morts.

Car il n'est aucun bien ici-bas qui me vaille
L'insensibilité de leur écrasement :
Tant d'angoisses, puis tant de paix, tant de batailles,
Puis la défaite avec son doux sourire aux dents.

Mais pourtant j'ai ce trouble au milieu de ma joie,
Cette appréhension, cette morsure au dos,
Cet éclair qui m'illumine et qui me foudroie :
Si tu doutais de moi dans le fond du tombeau !

Si de moi tu doutais, ô ma grande martyre,
Ma bien-aimée dormante et ma tragique sœur,
Ne deviendrais-je pas dans un éclat de rire
Fou, mais fou d'un amer et monstrueux bonheur ?

UNE NUIT...

Hommes et femmes sur la route,
Ainsi qu'un convoi d'émigrants,
Passent. O mon enfance, écoute
Ce qu'ils te disent en passant !

Ils te disent : « Il vente ; il neige ;
Il n'y a plus rien à manger. »
Déjà leur lugubre cortège
S'efface dans l'obscurité...

Ne les blâme pas, s'ils te cachent
D'où ils viennent et où ils vont,
Bien qu'il faille, hélas ! que tu saches
Et qu'ils sont nés et qu'ils mourront.

ÊTRE MORT

Plus rien ne s'efforçant en moi vers la lumière,
Oublier, mais avec ferveur, mais pour toujours,
Quel nom chez les humains porte encor ma poussière
Et dans la tombe enfin chercher quelque secours
Contre ce mal, ce bien, ce feu dans les ténèbres
Et cette âcre fumée dans la paix du matin
Qui m'ont appris l'amour de la chose funèbre
Et de la volupté m'ont enseigné la fin.
Ah ! ne lui plus vouloir baiser ses dents de louve,
Pouvoir ne plus goûter d'avilissants plaisirs,
Ne jamais plus céder dans l'ombre où l'on se trouve
Au pressant et cuisant aiguillon du désir !
Dormir et le savoir, ou, s'il faut qu'on l'ignore,
Du moins ne plus rêver qu'on vit, sentir le ver,
Ronger avec bonheur un sein que déshonore
Encor le souvenir. — Mais l'exécrable chair
Et ses bouquets de flamme et ses dansantes veines,
Ne les plus caresser ! Et surtout ne plus voir
Au visage emmêlée l'expression humaine,
Les traits si bien polis par les savants miroirs,

La bouche, à seulement contempler épuisante,
Son sourire foncé, ses obscures couleurs,
Les mains unies, l'indifférente à la brûlante,
Ni les yeux enfonçant leurs poignards dans les cœurs !

Toi qui saignes par chaque fleur,
Crainte d'une mort fût-ce exquise,
Et par qui jusque dans mon cœur
Le plaisir de vivre agonise,

Je te presse avec volupté
Entre ma nuque et mes vertèbres
Et, l'œil clos, le col renversé,
Je me roule dans tes ténèbres !

— Ah ! tout ce que peut contenir
De tendresse une ombre effrayante,
Et la pensée qu'on va mourir
De délicieuse épouvante !

AFFREUX MÉDAILLON

Je songe au fat charmant, au dandy respectable
Qui joue du lorgon d'or ou d'un flexible jonc
Et qui sait respirer d'un air fashionable
L'œillet de Chine avec la rose de Dijon.

Quand, pris à l'hameçon de son propre sourire,
Il mirait mollement les cernes de ses yeux,
Sa mèche sur la tempe et le tendre délire
De son teint soutenu d'un invisible feu,

Allait-il supposer qu'une mort dérisoire
Dans cet œil de satin répandrait tant d'effroi,
De sa poigne d'acier tordrait ce col d'ivoire,
Et qu'un soir cette chair n'aurait plus même froid !

Pour un « lion », que c'est une horrible posture !
— Et toujours il regrette, étendu sur le dos
Dans ses os dispersés et dans sa pourriture,
Le plaisir ravissant de sentir qu'on est beau !

CHASSERESSE AU REPOS

Déesse, elle n'a point foulé l'antique azur
Ou, nymphe, partagé des eaux le pur mystère.
Elle a vécu : voilà son charme le plus sûr,
Et ses pieds attrayants ont réjoui la terre.

Maintenant que le marbre est seul à soutenir
Qu'elle eut le plus beau corps et le plus fier visage,
La vierge au sein gonflé d'un éternel soupir
Pâme au centre fleuri d'un noir et vert bocage.

Autour du socle règne un quadruple massif
Où le géranium, lourd d'être pourpre, bouge.
— Ah ! qu'en eux, peu crédule, elle admire ce vif,
Cet accablant éclat qu'on vit à ses joues rouges !

PLUS ULTRA

Etre attendu par n'importe qui, n'importe où !
Sentir qu'on fait tous les désirs d'un cœur infirme
Et seul, dès qu'il vous perd, et dont les chers remous
N'obéissent qu'aux lois que vos chants leur impriment !

Contempler sur la route et par le souvenir
De son toit à son seuil la maison paternelle ;
Songer qu'où l'on naquit l'on reviendra mourir,
Et qu'au mal de l'absence un tel espoir se mêle !

Heureux celui qui peut se suffire à charmer
Sa solitude avec d'aussi minces chimères !
Mais plus heureux celui qui, dans l'éternité,
Place un Dieu qui l'attend à son heure dernière !

Plus vastes que les mers les plus vastes, plus sombres
Que l'Age et que la Nuit l'un sur l'autre entassés,
Les sources de la vie sur Faust épouvanté
Roulèrent — à peine il eut divulgué leur nombre !

Ses cheveux blancs mêlés à l'écume et aux roses
Qui parfumaient l'abîme ouvert autour de lui,
Gonflé du souvenir de ses veilles, suivi,
Comme par un grand chien, de son labeur morose,

Centenaire, victorieux, triomphant, ivre
De vertige et d'orgueil, le vieillard s'écria :
« Le Mot ? Quel est le Mot ? — il expirait déjà —
« Sources, vite le Mot ? » — et de toutes parts : « Vivre ! »

APRÈS LE COMBAT

Sur le champ de bataille assis,
Où je les vois qui se regardent,
Les conquérants poussent des cris
Plaintifs d'entre leurs joues blafardes,

Quand, du milieu des moribonds
Qui trépassent avec courage,
Un vieux soudard, levant le front,
Dit soudain : « C'est nous faire outrage

Que de pleurer, tristes vainqueurs,
Quand le rire nous fait envie
A nous qui n'avons que des pleurs,
Puisqu'il nous faut perdre la vie ! »

Alors, baissant le front très bas,
Les conquérants disent : « En sorte
Que vous ne perdrez que cela !
...Pour notre jeunesse, elle est morte ! »

CONGÉ

Puisqu'il faut que la fleur se renverse et s'effeuille,
Que la feuille et le fruit, du même arbre tombés,
A l'autan qui détruit, plus qu'à la main qui cueille,
Cèdent leur creuse pourpre avec leur or bombé,

Puisque tout ce qui fut l'été devient l'automne,
Glissez d'entre mes doigts, mon livre, et soyez lu !
Il le faut; je ne sais pourquoi; je m'en étonne;
Mais de m'abandonner vous ne me plaisez plus.

Allez ! Tout passe ! Un frivole désir de gloire
N'enfle plus sous mon front mon œil d'un pâle éclair !
Bah ! qu'un vers soit ou non d'éternelle mémoire,
Si la cendre des morts est faite de leur chair !

ROI OLAF

O toi qui, m'ayant fait ensemble à ton image
Et à celle du jour
Mis ta main dans mes traits, afin que mon visage
Sût exprimer l'amour,

Afin que la plus belle et la plus malheureuse
— En pleurs de s'y mirer,
Parce que... cette source... est-elle point trompeuse? —
Rie de s'y admirer,

Toi qui m'as soutenu, quand de ma jeune pompe
La douceur m'accablait,
Toi qui permets enfin que l'abîme interrompe
Cette route où j'allais,

Tu me vois dans mes os plus grêles et plus frêles
Que les os des oiseaux,
Tu me vois jusqu'au fond de ma lâche prunelle,
De mon faible cerveau,

Tu me vois, plus courbé qu'une houe, quand je marche,
Les bras émiettés,
Les jambes ruinées, et que j'ai la démarche
D'un homme humilié,

Quand le long des bassins, des cours, des esplanades,
Sous les riches lambris,
Je me lamente et j'erre, ainsi qu'un chien malade
Parmi d'impurs débris,

Tu me vois, aujourd'hui, tu m'entends : ni plus sage
Qu'hier et ni meilleur,
Toi qui m'as retiré jusqu'au pain du courage
Et jusqu'au sel des pleurs !

Pourtant tous ces jardins que j'étais, ces terrasses,
Ces tours, ces belvéders,
Ces parfums inouïs, ces cris qui criaient : « Grâce ! »
Aux caresses de l'air,

Ma jeunesse éperdue de l'orgueil d'être aimée,
Mon cœur neuf et dansant,
Mon corps lascif et brusque, et mes chairs animées
D'un sang insouciant,

Mes lèvres si tendues que leur pourpre craquante
Semblait là pour blesser,
Mes narines, naseaux, et ma joue frémissante,
Mon œil jamais baissé,

Tout cela, tout cela, c'était un témoignage
Aussi resplendissant
De ta force, et c'était un aussi rare ouvrage
Que mon écrasement...

DÉFAILLANCE

J'ai cueilli dans Grenade une feuille de myrte
Pour marquer le moment où je me crus heureux,
Comme un marin longtemps balloté par les syrtes,
En reprenant la mer, bénit le nom des Dieux.

Mais les flots sont jaloux du navigateur pâle
Qui les vainc, et je cède aux caprices du sort.
Soutenant mon beau myrte au milieu des rafales,
J'ai partout promené cet unique trésor.

Ce soir je veux nourrir de sa cendre froissée
Mon orgueil de ne pouvoir plus croire au bonheur.
— Feuille ! que je t'écrase entre mes mains pressées,
Tu me trahis toi-même et tu n'as plus d'odeur !

ISOLEMENT

Puisque tous mes efforts ne m'ont servi de rien,
Puisqu'au lieu de m'abandonner mon cœur m'accable
Et forme, en se jouant, d'innombrables liens
Avec mon faible esprit et mes sens vulnérables ;

Puisque l'ont de plus près à soi-même lié
L'ironique franchise et la douceur traîtresse
De mes plus chers amis, qui m'ont humilié
Sous le regard tranquille et noir de ma maîtresse ;

Puisque un autre à ma place en fût devenu fou,
Puisque c'en est assez, Seigneur, et puisque j'ose
Dire que c'en est trop, — quand m'accorderez-vous
D'être une toute simple et toute seule chose ?

BUSTE

Rien ne doit t'ébranler, rien ne peut te surprendre,
Ni difficile joie, ni facile douleur,
Que le rire et les pleurs se plaisent à répandre
Dans ton œil fatigué de semblables couleurs !

Si le vent fait trembler le feuillage du chêne,
Si la pluie le dégrade et si l'automne vient,
Le chêne oppose-t-il une âme moins sereine
A leurs efforts qu'au printemps, qu'à l'été, qu'à rien ?

Pourquoi donc insulter au moment qui s'écoule,
Chérir tantôt la femme et tantôt le tombeau,
Etre triste, être gai, sur cette double houle
Promener une cendre allumée pour flambeau,

Quand l'Homme, digne objet du nom dont il s'honore,
Dédaigneux des lauriers réservés aux martyrs
Ou promis aux héros, d'un brin de sycomore
Sur ses tempes unit le regret au désir !

CE CALME..., CETTE PAIX...

Ce calme..., cette paix..., est-ce bien moi, Seigneur ?
C'est comme à un vieil arbre une écharpe de roses,
Ce que vous ajoutez de joie et de langueur
A ce cœur occupé de passions moroses.

Je confonds comme en un miroir double et fuyant
Le glaive avec l'Amour, l'Orgueil avec les flèches.
Nette et vide, ma main pend à mon bras pendant ;
L'ombre comme un vieux chien la caresse et la lèche.

Je renverse la bouche et je ferme les yeux ;
Pour un peu de bonheur je ne suis plus le même ;
Je suis gai ; je suis doux ; je suis silencieux ;
Je suis humble avec vous, Seigneur, comme quand j'aime...

MES PASSIONS...

Mes passions, je vous supporte avec courage
Et je crois qu'il est bon d'être accablé par vous,
Moi dont les passions ont troublé le visage
Et qui n'ai rien chéri qu'avec un grand courroux.

Quand je vous appelais, je ne savais pas même
Vos noms amers, et mes appels c'étaient des cris !
Et vous êtes venues, et voici ce que j'aime :
Cette abnégation dont vous m'avez nourri.

Pourtant vos coups sont durs, rude votre mémoire,
Et déjà je songe à ces soirs d'âtre où, l'hiver,
Dans un peu de vieillesse et dans un peu de gloire
Je me reposerai d'avoir beaucoup souffert.

CETTE GROTTE...

Cette grotte mêlée d'eaux et d'architecture,
Ce laurier souterrain auprès de cet autel,
Pour breuvage des pleurs, du miel pour nourriture,
Un secret enivrant : et c'est un cœur mortel !

QUANT A MOI

Ce n'est point là qu'on cherche un cœur tel que le sien.
Le bal peut flamboyer d'écharpes et d'aigrettes,
Mêler l'œil qui se pâme à l'ardente paillette,
Tournoyer aux éclairs d'un fouet musicien ;

Cramoisie, magnifique et fanée, l'antichambre
De quelque grand seigneur à l'éperon crotté
Peut regorger d'un peuple habile à disputer
Quel de leurs dos pliera le premier, qui se cambre ;

Il n'use point ses jours à composer des vers
Sous les lustres, dans des couloirs, mais dans ces sombres
Lieux où la solitude est faite de plus d'ombre
Qu'ailleurs, dans les forêts l'été, chez soi l'hiver !

RIPOSTE

Il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie.
MOLIÈRE (Le bourgeois gentilhomme.)

Certe autrefois dans ma famille
On fit du pain et du bon pain ;
La gueule d'un four qui rutile
A mis sa touffeur dans mon sein !

Puis quelqu'un vint, qui fut de taille
A parler victoire au canon ;
Depuis on entend la mitraille
Tonner sourdement dans mon nom.

Et c'est pourquoi malgré l'époque,
Malgré Colas, Blaise et Lubin,
Avec leurs grâces équivoques
D'esthètes ou de coquebins,

C'est pourquoi, malgré qu'un air fade
Semble incommoder l'univers
D'une aigre senteur de pommade,
Ailés, droits ou tortus, les vers

Où je tâche à me peindre, en somme,
D'après nature et tout entier
Dans mon âpre poésie d'homme
— Ne sont point d'un garçon laitier!

LE SIMULACRE

Troublant d'un cri soudain l'obscurité nocturne,
Apollon m'apparut, qui tenait dans ses mains
Un laurier dont il fit mes tempes taciturnes
A la gloire ingénue liées d'un dur lien ;

« Arrière ! blasphémai-je. Est-ce là ma couronne ?
Vois-je ma récompense, et ces rameaux froissés,
Pour qu'un père à son fils en réserve l'aumône,
Dans quelle ornière impie les a-t-il ramassés ? »

Alors ce dieu m'a dit : « Les vrais lauriers sont sales.
Ils sont couverts de boue, de stupres, de crachats
Et, des héros ceignant la pâleur triomphale,
Leur marquent le mépris des hommes au front bas ! »

TACHE INGRATE

A demi suspendu sur un vers difficile,
Mon esprit un instant s'arrête et, plein des dieux,
Flotte comme un nuage inconstant et vacille
Avant de s'écrouler dans ce gouffre anxieux.

Trop chétive besogne où le Destin m'oblige :
Epuiser contre un mot un immense courroux,
Ou, comme un amoureux ivre et pris de vertige,
Devant un rythme pur tomber sur les genoux !

Chanter au lieu de vaincre et, plutôt qu'agir, peindre,
Moine, les actions du prince et du guerrier ;
A ses propres amours survivre pour les plaindre ;
Sous le mors de la rime implacable plier !

Mais quelque chose en moi se révolte et s'écrie :
« Des galops ! des combats ! des festins ! de la chair !
Des appétits en rut ! des instincts en furie !
Pour toute loi, mater le stupide univers ! »

Et cela souffre, et cela tord dans ma poitrine
De l'azur, de la pourpre et des fers ennemis
Et de mille couteaux me fouille et m'assassine !
Et, jusqu'aux pleurs mêlés à du sang, je frémis

De n'être qu'un enfant dans un jardin de roses,
Quand je sens de mon sein s'arracher et bondir,
Comme de l'Hippocrène un Pégase morose,
Cette bête de proie, d'orgueil et de plaisir !

HAUTE FIGURE

Quand tu m'arrachas de ton âme
Et me rejettas dans ma nuit,
J'entendis la voix d'une femme
Qui m'appelait avec des cris.

Pareille à la profondeur noire
D'un insondable firmament,
Cette femme c'était la Gloire
Qui m'apparaissait tristement.

Pâle et debout sur le rivage,
Elle éclatait dans sa splendeur.
Elle n'avait pas ton visage,
Mais elle n'avait pas ton cœur.

VICTOIRE DE SAMOTHRACE

Je regarde la gloire avec tranquillité,
Comme une plage voit la marée qui commence.
Je me tais, car je sens jusques en sa présence
Les jours de ma sombre jeunesse m'échapper.

Que m'importent les cris d'une tourbe inhumaine,
Si le chœur des héros n'entoure plus mon char,
Si les statues des Dieux sont pour moi sans regard,
Si l'applaudissement fait un bruit qui me gêne !

Mais, Gloire, à tes clairons je me fusse vendu,
Si par là j'eusse fait — ô douceur vengeresse ! —
Battre de désespoir le cœur de ma maîtresse,
Et son beau front pâlir de m'avoir méconnu !

CORPS A CORPS

Opiniâtrement luttent en moi la Forme
Et la Pensée, ainsi que deux forces énormes
Projetées dans mon front de l'un et l'autre bouts
Du chœur universel des dieux toujours debout !
Je les sens : elles sont le marteau et l'enclume ;
Le bûcher que la flamme même qui l'allume,
Consume ; le torrent qui se mesure au roc,
Qui, sur soi-même ramassé, soutient le choc
Continuel et la perpétuelle masse
De la fonte éperdue d'inaccessibles glaces ;
Et les deux parts du ciel brandies par l'ouragan,
Noires, courantes, précipitées l'une dans
L'autre, au bruit formidable et cassant du tonnerre !

Non, mes vers ne sont point parfaits, mais la lumière
Et les ténèbres tour à tour jaillissent d'eux
Comme d'un incendie la fumée et le feu !
Hélas ! mes vers n'ont rien de pur ni d'impassible :
L'astre qui les sillonne et l'éclair qui les crible
Jettent sur leurs fronts blancs de farouches lueurs
Qui font briller, parmi leurs lauriers, la sueur

Des combattants, le sang des vainqueurs et les larmes
Des vaincus descendant de leurs joues sur leurs armes
Brisées, car tout un peuple est en proie dans mes vers
Au désespoir de ne point survivre à ma chair !

Et pourtant je voudrais d'une ardeur insensée,
Je voudrais qu'une fois ma Forme et ma Pensée
Connussent cet instant de suprême beauté
Où, corps à corps, le soir du sac d'une cité,
Deux amants ennemis, nus et tordus de haine,
Dans le déchaînement de leur rage inhumaine
Par le plaisir aux rets l'un de l'autre surpris,
Etouffent d'un brusque baiser un même cri !

L'INCONNAISSABLE

La Beauté n'aime pas qu'on la loue d'être belle.
Il lui suffit de triompher dans tous les yeux
Et de montrer, d'un bras ferme et qui fut une aile,
Aux peuples rassemblés la profondeur des cieux.

Ce qu'un lâche flatteur ajoute à sa victoire
C'est l'oripeau qui voile un corps splendide et nu,
Et ce qu'il trouve à dire est si peu pour sa gloire
Que la Beauté rougit d'être si mal connue !

Qu'on célèbre son col, son torse, ou son visage,
D'admirer son génie seule elle a le pouvoir,
Car le dieu qui l'habite est plus qu'un autre sage
Et n'en découvre rien que ce qui s'en peut voir !

AUX NEUF MUSES EN UNE

Par ces jours et ces nuits où, sans personne au monde,
Un pauvre enfant a l'univers à supporter,
Où les sens font des cris, où la cervelle gronde,
Où le cœur ne bat plus qu'à coups inespérés,

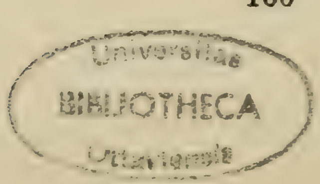
Toi seule es tous les Dieux et toute la Lumière,
Et j'ai vu sous ton doigt pacifique et rêveur
Mes rides s'effacer, se tarir mes paupières
Ou mes larmes changer de source et de douleur !

C'est pourquoi, tel celui dont le corps fut malade
Et qui de son grabat se relève infirmier,
Ou tel un libertin orgueilleux et maussade
Qui, touché par la grâce, aime à le publier,

Je tâche d'arracher un beau vers à ma vie,
Afin qu'au soir d'un de ses jours les plus amers
Quelque triste vieillard en ait l'âme ravie
Et s'endorme, le front couronné d'un beau vers !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le Quatorze Avril mil neuf cent dix

PAR

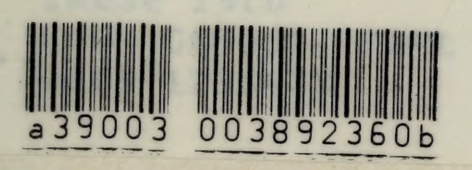
GEORGES CLOUZOT

A NIORT

pour

DORBON l'Aîné

Libraire à Paris


a39003 003892360b